

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui
 Le nouveau règne
 L'avènement de Louis XIII
 En quelques lignes...
 La semaine diplomatique
 L'agonie de l'Art

René DRAGUET
 G. K. CHESTERTON
 Louis VAUNOIS
 * * *
 Charles d'YDEWALLE
 Wladimir WEIDLÉ

Les idées et les faits : Chronique des idées : « La Geste des Martyrs », Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Notre situation intérieure est trouble. L'électorisme « donne », alors que nous avons besoin de bien autre chose que de cette agitation malfaisante. Problèmes économiques, problèmes militaires, exigent un gouvernement fort soutenu par l'union de tous les bons citoyens. Au lieu de cela, parce que les élections montent à l'horizon, tout cède devant la combine électorale. Le régime électif, celui qui entend soumettre tout à l'élection — le suffrage universel pur et simple inorganisé — est une peste, nous fûmes parmi les premiers à le dire, à le redire et à le répéter. L'Europe entière, que cette peste a couverte de ruines, réagit. En Belgique on cherche encore, à tâtons, une issue. L'exiguïté de notre territoire, des mœurs chrétiennes toujours profondément ancrées dans les masses, l'institution monarchique surtout, ont minimisé assez bien, chez nous, les méfaits de la démocratie politique. N'empêche que nous sommes, nous aussi, au bout du rouleau. On peut regretter qu'à la veille d'une échéance électorale qui nous surprend en plein désarroi, les forces vives de la Belgique n'aient pas trouvé le moyen de sortir notre vie politique de l'ornière pour l'engager résolument dans la voie nouvelle. Si, demain, chez les chefs socialistes, pour ne parler ni des démocrates chrétiens, ni des Flamands, la préoccupation électorale l'emporte sur celle du bien commun — et cela n'est pas exclu — si une crise ministérielle survenait, si la dissolution en résultait, nous risquerions de voir sortir des urnes un joli chaos! Peut-être, d'ailleurs, faudrait-il cela pour faire éclater, aux yeux des moins clairvoyants, l'urgence de mesures radicales. Et puis, devant la carence de nos chefs politiques, visiblement désorientés, devant les invraisemblables progrès d'un mécontentement englobant tout et tout le monde sans distinctions et sans nuance, devant l'anarchie d'une opinion catholique livrée, abandonnée aux agitateurs, aux bonneteurs, aux bateleurs et aux marchands d'orviétan, de l'excès du mal sortira peut-être un remède. Après tout, il n'est pas impossible — bien que nous restions sceptique — que pour faire un trou dans le mur, il faille autre chose que des études, de longues palabres académiques, des travaux d'approche qui n'en finissent pas, des déclarations d'incompatibilités genre emplâtres sur des jambes de bois, etc., Et que l'illumine qui s'y lance tête baissée aux cris de : « Dieu le veut! » et en fanatisant ses troupes de la façon la plus humiliante pour qui conserve le souci de la dignité humaine, s'écroulera peut-être de l'autre côté de ce mur, mais après la trouée faite. C'est ce dont voulait nous convaincre un ami, l'autre soir, en ajoutant que de pareilles « opérations » ne se font jamais « raisonnablement ». Peut-être... D'ailleurs quand certaines forces collectives sont déchaînées, il n'y a qu'à se faire spectateur et à attendre.

Wait and see... Attendre et voir... Mais nous soulignons, ne

serait-ce que pour prendre date, l'incroyable puissance d'aveuglement dont paraissent frappés, en ce moment, chez nous, les chefs d'un parti qui rendit tant de services à l'Eglise et à la Patrie. Sont-elles assez probantes à cet égard, les discussions autour de l'augmentation du nombre des députés!...

* * *

On voudrait espérer que les condamnations du chef de *Réno-*
vation, pour diffamation éhontée, calmeront quelque peu certains « épurateurs » peu scrupuleux sur le choix des moyens. Rappelons-nous, toutefois, que M. Armand Janssens obtint 46,000 voix sur le programme : « plus d'impôts et tous les salaires doublés »! Quand la sottise des foules s'affirme avec un pareil éclat, les « aventuriers » auraient tort de se gêner. Ils ne se gênent d'ailleurs que quand ils trouvent à qui parler. M. Janssens a fini par trouver à qui parler. Au suivant de ces messieurs...

Comme le fait remarquer notre ami Jean Valschaerts dans son journal — *Le Rappel* de Charleroi — les ambitions de cette espèce d'aventuriers ne se bornent pas à un siège parlementaire. Les succès des dictateurs modernes occupent leurs rêveries et c'est la première place dans l'Etat — peut-être la seconde, mais ce n'est pas sûr — qu'ils prétendent conquérir. Ils ne le peuvent naturellement qu'en démolissant ce qui leur barre la route du pouvoir.

Rappelons ici que le chef de Rex dit à qui veut l'entendre qu'il « prendra le pouvoir ». Et rapidement! Ne vient-il pas d'annoncer qu'il compte provoquer une série de dissolutions qui finiront par le plébisciter...

Ne cherchons pas ailleurs la cause des campagnes dites d'épuration que l'on mène en ce moment. Aucun, aucun des « épurateurs » n'est homme à se retirer, son nettoyage achevé. Au contraire! Leur entreprise de démolition a visiblement pour objet de leur faire place nette où hisser leurs petites personnes.

Il est navrant que le gros public ne s'en aperçoive pas. Mais le gros public n'a point d'esprit critique, il juge selon ses émotions, et rien aujourd'hui n'est si aisé que de l'émouvoir. La crise économique, les dégâts qu'elle a causés dans la petite bourgeoisie et la classe moyenne, le désarroi général des esprits dans une époque de transition comme la nôtre où les valeurs hier encore les plus estimées sont mises en question, et quelques-unes mêmes condamnées, tout conspire à ébranler la confiance des âmes simples. On en est venu à douter de tout ce qui est consacré ou qui détient quelque renom. D'autre part ceux qui préconisent une réforme un peu hardie, et surtout une réforme des mœurs, sont assurés d'obtenir du crédit. On ne se dit pas qu'il y a vingt siècles qu'à cette réforme des mœurs, l'Eglise travaille sans lassitude et qu'avec tous les

moyens dont elle dispose, elle n'en viendra sans doute jamais parfaitement à bout. On ne prend pas garde que réclamer la perfection humaine c'est aussi insensé que de demander la lune. On est mécontent et l'on n'a d'oreilles que pour ceux qui flattent ce mécontentement.

C'est pourquoi il importe, d'agir vite et fort en donnant satisfaction aux réquisitoires les plus justifiés, en se séparant des quelques indécis et des quelques maladroits qu'une politique trop insouciant et trop indulgente a mis en vedette, en réformant promptement nos institutions pour empêcher que désormais les crédits de l'Etat soient mis à la portée de certains privilégiés, mais aussi en frappant sans pitié les agitateurs qui exploitent la simplicité des foules et provoquent un désordre qui est, selon le mot si juste de Goethe, plus grave, oui, infiniment plus grave et plus dommageable, que l'injustice elle-même.

Oui, le mot de Goethe est de circonstance. Mais un mot de Renan vient à l'esprit aussi, devant le spectacle de certains engouements : « Rien ne donne mieux la sensation de l'infini, que la bêtise humaine »...

Les Jeunes! Certes, de tout temps, la jeunesse fut turbulente et audacieuse. Mais certains événements qui opèrent comme des coupures dans le déroulement des générations — et la guerre fut de ceux-là — parce qu'ils rendent plus difficiles la compréhension des aînés par les cadets, parce qu'ils brisent des traditions, parce que les bouleversements qui les accompagnent demandent des solutions neuves et urgentes, parce que le présent, un présent très troublé parfois, absorbe toutes les énergies et ne laisse plus aux jeunes les loisirs d'étudier et de « subir » le passé — certains événements décuplent cette turbulence et centuplent cette audace. Et de dangereuse façon, car tout présent étant avant tout une accumulation de passé, bien plus encore qu'un potentiel d'avenir, l'ignorance de ce passé, sa négligence donc, ne peuvent que produire l'anarchie et le chaos.

A de très sympathiques jeunes universitaires qui nous demandaient, dernièrement, ce que nous pensons d'eux et de leurs camarades, nous n'avons pu cacher notre étonnement à la vue de l'ignorance, encyclopédique souvent, de la jeunesse d'aujourd'hui. Non seulement elle ignore les génératrices dont elle est issue, elle et tout ce qui l'entoure, mais elle ignore qu'elle ignore. Elle ne connaît pas la matière dont elle est faite et les forces qui agissent sur cette matière, l'origine des courants qui emportent l'Europe. La « brisure » de la guerre et de l'après-guerre a détruit le sens des possibilités. « Rien, jamais n'a été fait; tout est à faire; nous allons enfin nous y mettre, nous les jeunes, alors que les vieux n'y entendaient rien... » Nous exagérons à peine dans l'expression.

Ce qu'il y a de spécial à notre époque, c'est que cette ignorance des jeunes, cette suffisance, cette illusion qui ne fait douter de rien, si, dans une certaine mesure elle est propre à la jeunesse de tous les temps, notre jeunesse s'en trouve atteinte sans mesure et sans que l'action de la génération antérieure ne vienne, par une continuité normale, traditionnelle et quotidienne compenser petit à petit ce qui lui manque. Alors, tout est possible. D'autant plus que nos temps agités voient surgir plus d'un « réformateur » qui réussit : Mussolini, Dolfuss, Hitler, Salazar. Sauf en Angleterre, partout les traditions craquent, les bases même des régimes sont ébranlées. Aussi la jeunesse, que des cadres solides ne contiennent plus, remet tout en question, veut tout changer parce qu'elle ne se sent pas arrêtée par des obstacles solides.

Et on relit alors avec profit cette page de Taine décrivant la conquête jacobine dans les *Origines de la France contemporaine* :

Aujourd'hui comme autrefois, dans des mansardes d'étudiants et dans des garnis de bohèmes, dans des cabinets déserts de médecins sans clients et d'avocats sans causes, il y a des Brissot, des Danton, des Marat, des Robespierre, des Saint-Just en germe; mais, faute d'air et de place au soleil, ils n'éclosent pas. A vingt ans, quand un jeune homme entre dans le monde, sa raison est froissée en même temps que son orgueil.

En premier lieu, quelle que soit la société dans laquelle il est compris, elle est un scandale pour la raison pure : car ce n'est pas un législateur philosophe qui l'a construite d'après un principe simple; ce sont des générations successives qui l'ont arrangée d'après leurs besoins multiples et changeants. Elle n'est pas l'œuvre de la logique, mais de l'histoire, et le raisonneur débutant lève les épaules à l'aspect de cette vieille bâtisse dont l'assise est arbitraire, dont l'architecture est incohérente, et dont les accommodages sont apparents.

En second lieu, si parfaites que soient les institutions, les lois et les mœurs, comme elles l'ont précédé, il ne les a point consenties; d'autres, ses prédécesseurs, ont choisi pour lui, et l'ont enjambé d'avance dans la forme morale, politique et sociale qui leur a plu. Peu importe si elle lui déplaît; il faut qu'il la subisse, et que, comme un cheval attelé, il marche entre deux brancards sous le harnais qu'on lui a mis.

D'ailleurs, quelle que soit l'organisation, comme, par essence, elle est une hiérarchie, presque toujours il y est et il y restera subalterne, soldat, caporal ou sergent. Même sous le régime le plus libéral et là où les premiers grades sont accessibles à tous, pour cinq ou six hommes qui priment ou commandent, il y en a cent mille qui sont primés et commandés, et l'on a beau dire à chaque conscrit qu'il a dans son sac le bâton de maréchal de France, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, il découvre très vite, après avoir fouillé le sac, que le bâton n'y est pas.

Rien d'étonnant s'il est tenté de regimber contre des cadres qui, bon gré mal gré, l'enrégimentent, et dans lesquels la subordination sera son lot. Rien d'étonnant si, au sortir de la tradition, il adopte la théorie qui soumet ces cadres à son arbitraire et lui confère toute autorité sur ses supérieurs. D'autant plus qu'il n'y a pas de doctrine plus simple et mieux appropriée à son inexpérience; elle est la seule qu'il puisse comprendre et manier du premier coup : de là vient que la plupart des jeunes gens, surtout ceux qui ont leur chemin à faire, sont plus ou moins Jacobins au sortir du Collège; c'est une maladie de croissance.

Dans les sociétés bien constituées, la maladie est bénigne et guérit vite. L'établissement public étant solide et soigneusement gardé, les mécontents découvrent promptement qu'ils sont trop faibles pour l'ébranler, et qu'à combattre ses gardiens ils ne gagneront que des coups. Eux-mêmes, après avoir murmuré, ils y entrent par une porte ou par une autre, se font leur place, en jouissent ou s'y résignent. A la fin, par imitation, par habitude, par calcul, ils se trouvent enrôlés de cœur dans la garnison qui, en protégeant l'intérêt public, protège par contre-coup leur intérêt privé. Presque toujours, au bout de dix ans, un jeune homme a pris son rang dans la file et y avance pas à pas dans son compartiment qu'il ne songe plus à casser sous l'œil du sergent de ville, qu'il ne songe plus à maudire. Sergents de ville et compartiments, parfois même il les juge utiles et, considérant les millions d'individus qui se heurtent pour gravir plus vite l'escalier social, il parvient à comprendre que la pire des calamités serait le manque de barrières et de gardiens.

Nulle part mieux qu'en Angleterre ne se vérifient ces lignes de Taine. Une visite à Oxford ou à Cambridge suffit pour faire comprendre la solidité de l'unité anglaise, de la tradition anglaise, de la continuité anglaise. En ce moment, chez nous, mais surtout en France, la maladie de croissance dont parle Taine se

guérit très difficilement. Parce que nos institutions politiques sont malades. Parce que nous nous attardons dans un régime des partis qui a fait son temps. Parce que les besoins du réel demandent que soit abandonnée la tradition politique du XIX^e siècle et retrouvé ce que Le Play appelait la « constitution essentielle de l'humanité. »

Et le conflit? L'évolution anglaise se poursuit. Après avoir calmé l'emballement « esdéenniste » de son opinion publique en faisant annoncer que la Home Fleet, si elle était à Gibraltar prête à tout, ... manquait de munitions, voilà que le gouvernement anglais communique à cette même opinion publique que l'Ethiopie est un voisin désagréable et exaspérant, ce que l'Italie n'a cessé de prétendre! Tous les journaux anglais ont parlé ces jours-ci, d'incidents à la frontière du Kenya anglais, de la mauvaise volonté des autorités éthiopiennes, de la non-exécution des accords conclus, etc., etc. Londres va révéler aux Anglais que, tout de même, l'Abyssinie n'est pas tout à fait un Etat comme l'Italie ou la Grande-Bretagne.

* * *

Et alors que la diplomatie anglaise prépare un plan qui ressemblera fort au plan Laval-Hoare, on continue chez nous, dans certains milieux, à « tenir » jusqu'au bout. Sans nécessité aucune, M. Tschoffen a réédité, au Sénat, avec une éloquence digne d'une meilleure cause, tout ce que le romantisme politico-juridique le plus idéaliste et le plus chimérique ne cesse de clamer depuis trois mois. Succès facile mais combien illusoire que de faire applaudir des tirades sur le droit et de faire rire en citant des textes de traités. Mais M. Tschoffen a laissé de côté les vrais problèmes, les réalités essentielles, les questions vitales. Il s'en est tenu à un formalisme très secondaire, quand il n'est pas tout à fait vain. Des griefs de l'Italie, pas un mot; des justes revendications italiennes, pas un mot; des torts éthiopiens, pas un mot; des droits de l'Italie en Ethiopie, pas un mot; de la différence essentielle entre deux Etats comme l'Italie et l'Abyssinie, pas un mot; de l'erreur d'avoir admis l'Ethiopie dans la Société des Nations, pas un mot... A la lumière des FAITS cités ici par nos collaborateurs, le vicomte Ch. Terlingen et Hilaire Belloc, le discours de M. Tschoffen est d'une regrettable pauvreté. Pauvre sur le terrain du droit international; pauvre sur celui de l'histoire diplomatique; pauvre sur celui de la réalité vraie, celui des FAITS et non des MOTS...

Il y a plus grave. L'honorable sénateur de Liège — Liège! — à deux pas de la frontière allemande!... — n'a jamais, à notre souvenance, stigmatisé les manquements allemands comme il vient de stigmatiser ce qu'il croit être un manquement italien. Et pourtant, qu'est l'opération de police exécutée par l'Italie en Ethiopie comparée au réarmement allemand ou à la conquête de la Chine par le Japon? Mais voilà, M. Tschoffen est persuadé que si le « précédent » italo-éthiopien se terminait par une victoire éclatante de la Société des Nations, la sécurité de la Belgique s'en trouverait grandement augmentée! Il croit au droit international, il croit surtout que la Société des Nations telle qu'elle existe, c'est quelque chose, non seulement de très bien, mais de très fort. On n'est pas obligé de penser comme lui. On peut même estimer — tout en le déplorant — que cette Société des Nations n'est encore qu'une immense illusion pour ceux qui la prennent au sérieux. Pour d'autres, un simple atout. Les preuves abondent. Mais voyez comment M. Tschoffen les traite.

Or, objecte encore — s'est-il écrié au Sénat : d'où vient ce zèle subit?

Avant que l'Italie fasse la guerre en Afrique, on a pu constater d'autres violations des traités, nulle sanction n'a été prise.

C'est possible. Je ne crois pas cependant qu'on se soit jamais trouvé en présence d'une violation aussi manifeste d'engagements aussi clairs.

Mais je dénie à ceux qui n'ont eu pour la Société des Nations que des sarcasmes, qui ont raillé ses hésitations et qui, sans le dire, se sont réjouis de ses échecs, le droit de lui faire aujourd'hui grief de sa fermeté. (Vifs et longs applaudissements sur les bancs socialistes et démocrates chrétiens.)

Alors les violations allemandes sont moins manifestes? La menace allemande qui pèse sur l'Europe et qu'aggrave le fait que l'Italie, brimée par l'Angleterre, pourrait être tentée de jouer quelque peu cavalier seul en cas de « pression » prussienne, menace allemande résultant d'un réarmement massif et vraiment colossal, c'est moins « manifeste »! M. Tschoffen exagère.

Quant à ceux qui, sans le dire (mais alors, M. le Sénateur, comment connaissez-vous leurs sentiments?!) se sont réjouis des échecs de la Société des Nations, que M. Tschoffen nous permette de lui dire qu'il part en guerre contre des moulins à vent. PERSONNE, en Belgique, ne s'est réjoui des échecs de la Société des Nations, mais il y a des Belges, et nous en sommes, convaincus que la Société des Nations telle qu'elle fonctionne, n'est pas une Société des Nations et que faire fonds sur Genève, c'est s'illusionner dangereusement et s'exposer à d'irrémediables déconvenues. Ces Belges, en le disant, se sont réjouis, non pas des échecs de la Société des Nations, mais de ce que, à propos de conflits précis où, si la Société des Nations était ce que nous souhaitons tous qu'elle fût mais ce que M. Tschoffen et ses amis croient qu'elle est, cette Société des Nations se serait révélée efficace, elle s'est avérée totalement impuissante. Notre satisfaction provenait, non pas de cette impuissance même, mais de ce que, cette impuissance étant, elle s'étalait au grand jour. Le terrible danger de la Société des Nations n'est pas tant de ne pas être plus qu'elle n'est, mais d'être tenu pour ce qu'elle n'est pas par trop d'esprits généreux.

La tirade très applaudie de l'honorable sénateur de Liège ne résiste donc pas à l'examen; c'est de la très mauvaise rhétorique.

* * *

« Les amis de l'Italie, j'en suis, — a dit encore M. Tschoffen — doivent la supplier de reconnaître son erreur, la persuader d'accepter une paix à laquelle puisse consentir la nation attaquée, c'est-à-dire une paix qui ne soit pas une récompense de l'agression. »

Il faut surtout demander aux amis de la civilisation occidentale de supplier l'Angleterre de reconnaître son erreur! De la persuader d'accepter une paix dont l'Europe a besoin, parce qu'elle a besoin d'une Italie grande et forte. Quant à la « nation attaquée », à cette Ethiopie qui n'est d'ailleurs une nation que dans des textes dits juridiques, elle acceptera la paix si l'Angleterre cesse de la soutenir dans sa résistance. A moins de souhaiter un écrasement militaire italien — et le souhaiter serait une aberration si on veut que l'Europe vive, — aucune paix n'est possible qui ne prendrait aux yeux de ceux qui pensent comme M. Tschoffen, la forme d'une récompense à l'agression. Il est impossible que le conflit italo-éthiopien, anglo-italien plutôt, s'il doit se résoudre sans guerre anglo-italienne, puisse se terminer autrement que par une extension de l'influence italienne en Afrique

(Voir suite page 24)

Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui⁽¹⁾

La théologie du Moyen âge.

La théologie de l'âge patristique tournait son regard vers les origines : le révélé, donné dans l'Écriture de l'Ancien Testament, dans la parole de Jésus et de ses apôtres, et dans les livres du Nouveau Testament. Tous ses mouvements la reportaient vers le révélé primitif. La théologie du Moyen âge offre un aspect bien différent.

La théologie du Moyen âge, disons-nous, c'est-à-dire la théologie scolastique. Par le mot de scolastique, on désigne ou bien la doctrine ou bien la méthode des docteurs du Moyen âge. La doctrine des scolastiques n'a pas à nous retenir, ni par conséquent non plus l'histoire des écoles; notre intérêt va à la méthode, qui fut commune à toutes les écoles.

LA SYSTÉMISATION SCOLASTIQUE

Un contact même superficiel avec les œuvres des scolastiques suffit à révéler que nous avons affaire à des exposés systématiques, nés du désir désintéressé de connaître, et non plus à des écrits d'occasion provoqués par les nécessités de la vie ecclésiastique. Feuilletez, par exemple, les *Sentences* de Pierre Lombard, — un Italien mort évêque de Paris vers 1160, — le manuel qui fut commenté dans les écoles pendant quatre siècles, avant que la *Somme* de saint Thomas ne devînt le livre classique des théologiens catholiques. L'œuvre est bien divisée : quatre livres, traitant de Dieu, — des créatures, de l'homme et du péché, — de l'incarnation et de la vie de la grâce, — enfin des sacrements et des fins dernières. Il est visible que Pierre Lombard n'obéit à aucune nécessité pratique immédiate; il veut simplement exposer pour elle-même la somme de la science sacrée.

Ces deux caractéristiques de l'œuvre du Lombard se retrouvent dans toute la production scolastique : commentaires théologiques de l'Écriture, commentaires sur le Lombard lui-même, questions disputées et quodlibétales, dans les *Sommes*, enfin, ces constructions originales où les penseurs les plus vigoureux donnaient libre cours à leur génie, sans plus devoir inscrire leur doctrine en marge d'un texte étranger. Si la recherche désintéressée de la vérité est la même chez tous, chez un Bonaventure († 1274), chez un Albert le Grand († 1280), un saint Thomas († 1274), un Duns Scot († 1308), — pour ne citer que les plus grands et omettre la multitude de ceux qui travaillent dans le sillage de ces chefs d'école, — la systématisation, elle, progresse à mesure qu'on avance dans le XIII^e siècle. Il n'est assurément pas nécessaire de rappeler ici l'allure générale de la

(1) Conférences faites à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles. Voir la *Revue catholique* du 10 janvier 1936.

Somme théologique de saint Thomas, ses divisions, sa méthode d'exposition si claire et si rigoureuse : position du problème, énoncé des arguments contre et pour, « solutio » où le saint docteur expose sa doctrine, réponse, enfin, aux raisons dont se prévalait l'opinion adverse. Une telle perfection dans la technique n'a pas été atteinte du premier coup; les étapes que distinguent les historiens dans le développement de la scolastique marquent surtout un progrès dans la systématisation.

L'APPEL A LA PHILOSOPHIE

Si, de la méthode d'exposition, on passe au contenu des questions et des articles, on observe une autre différence avec les écrits patristiques. Les œuvres des Pères ne contenaient somme toute que du dogme, exposé en termes scripturaires ou dans la langue des Symboles; chez les scolastiques, au contraire, la philosophie accompagne le dogme, ou mieux, les deux sont si étroitement associés qu'ils sont fondus en un ensemble. Le vocabulaire même trahit le changement au lecteur le moins averti. Le Dieu créateur des Pères, par exemple, est devenu ici la cause première, le premier moteur immobile, etc.

Qu'attendent donc les scolastiques de la philosophie d'Aristote, car c'est elle, en l'espèce, qu'ils combinent ainsi avec le dogme? En trois mots, dès le XI^e siècle, Anselme de Cantorbéry a répondu pour eux tous : *fides quærens intellectum*, la foi cherche par la raison l'intelligence de la foi. Anselme a des formules si crues, — il parle de raisons nécessaires du dogme, à découvrir par l'effort de la raison, — que, jusqu'à nos jours, il s'est trouvé des critiques pour le taxer de rationalisme. L'intelligence de la foi! C'est à quoi tout le Moyen âge aspirera. Fortement teintées de mysticisme au début, les démarches de la scolastique prendront de plus en plus les allures plus raides de la seule logique, mais mystiques ou logiciens, tous les docteurs rêvent d'un même idéal de conquêtes intellectuelles sur le champ indéfiniment fécond de la révélation. Commentant le *fides quærens intellectum* d'Anselme de Cantorbéry, Mgr Grabmann, l'historien le plus en vue de la scolastique, parle d'une « chevalerie de l'esprit, d'un effort viril porté par l'enthousiasme d'une foi enfantine et animé par la dilection la plus tendre, tendu vers la possession intégrale de la vérité chrétienne ». Il serait difficile de mieux dire.

LA FONCTION « SCIENTIFIQUE » DE LA THÉOLOGIE

Au lieu de se replier sur le donné des origines, la scolastique rêve donc d'étendre encore la connaissance du monde surnaturel entr'ouvert à la foi par la révélation. C'est, si l'on peut dire, une

théologie centrifuge, une théologie d'expansion du révélé.

Les scolastiques en ont eux-mêmes pleine conscience. Lorsqu'on leur demande une description de la théologie, ils répondent ouvertement, au moins à partir de saint Thomas, que la théologie est une science. Cette qualification honorable dont le Moyen âge décora la scolastique pourrait nous sembler banale. C'était alors une nouveauté, au contraire, et qui devait avoir d'importantes conséquences sur le développement de la technique théologique. Car lorsque les docteurs scolastiques avancent que la théologie est une science, ils lui appliquent le mot au sens défini par Aristote, dont l'influence sur la pensée du Moyen âge est ici des plus sensible.

En dépit des obscurités qui peuvent entourer le concept de science chez Aristote, le Moyen âge voyait assez que le philosophe grec avait distingué deux types de connaissance : la connaissance, immédiate, des principes indémontrables que saisit l'intuition, et celle, médiante, des conclusions qui sont susceptibles d'être dégagées des principes par la démonstration syllogistique; il voyait aussi que, pour le Stagyrte, seule la connaissance médiante avait qualité de science. De là l'adage : l'intelligence porte sur les principes, et la science sur les conclusions.

Lorsque saint Thomas, menant à son terme une évolution commencée avant lui, qualifie de science la théologie, il applique le schème d'Aristote à la foi et à la théologie. Aux principes premiers de la raison il assimile les articles du Symbole, eux aussi donnés et indémontrables; et aux conclusions que déduit la métaphysique aristotélicienne des principes premiers de la raison, il égale l'œuvre que la théologie accomplit. « De même, écrit-il dans la *Somme*, que les autres sciences n'ont pas à prouver leurs principes, mais à partir de ceux qu'elles reçoivent des sciences supérieures pour en tirer des connaissances nouvelles, ainsi la théologie dégage des connaissances ultérieures des articles du Symbole qu'elle a reçus de la science divine : *ex eis procedit ad aliquid aliud probandum.* »

Faisant honneur à son nouveau titre, la théologie des scolastiques prend donc les allures d'un procédé déductif. Une théologie déductive! L'idée suffirait à caractériser l'époque qui la vit naître, ou mieux, qui la créa. Songe-t-on à courir à la conquête de terres inconnues lorsqu'on est inquiet chez soi? Si la scolastique put céder à son désir de s'engager plus avant dans les perspectives ouvertes par la révélation, c'est que, en dehors des interprétations destructrices auxquelles une doctrine est toujours susceptible de prêter flanc, aucune menace ne pesait alors sur la révélation, aucune de ces menaces, en tout cas, qui peuvent mettre en sérieux péril une religion positive, en s'attaquant aux fondements historiques sur lesquels elle prétend reposer.

Le XIII^e siècle est en possession paisible de sa foi. Il est sans inquiétude sur la vérité des articles du Symbole. Les temps sont calmes, la chrétienté est unie. Le pape et l'empereur sont en paix, une paix qu'Innocent III († 1216), Grégoire IX († 1241) et Innocent IV († 1253) ont assise sur le triomphe de la liberté de l'Eglise. La raison et la foi aussi sont en paix. Aux écoles qui avaient prospéré à l'ombre des cathédrales et dans le silence des cloîtres depuis la renaissance carolingienne du IX^e siècle, ont succédé de puissantes universités : Paris, Bologne, Oxford; on en comptera jusqu'à dix-neuf au début du XIV^e siècle. Les grands ordres mendiants, qui viennent d'être fondés, sont en plein essor; leurs membres, les franciscains et les dominicains surtout, peuplent les universités. Enfin, par l'intermédiaire de l'Espagne musulmane et des philosophes arabes, le XII^e et le XIII^e siècle ont fait connaissance avec Aristote, avec sa logique d'abord, ensuite avec sa métaphysique, sa physique, son éthique. Les acquisitions les plus puissantes de la spéculation païenne sont ainsi venues en contact avec la foi chrétienne. L'Occident latin

est en état d'euphorie; quelle tentation de faire la synthèse de toutes ces valeurs et de mettre au service de la foi chrétienne les solides conquêtes de la raison païenne! En bref, la foi du Moyen âge ne doit pas défendre l'autorité de son *credo*; un rêve séduisant de conquêtes de l'esprit la vient solliciter; de robustes intelligences s'offrent en masse pour la servir; elle tient dans la philosophie d'Aristote un puissant instrument technique : elle se lance à la poursuite de son rêve avec la fougue de la jeunesse. C'est le mouvement scolastique.

NI HISTOIRE, NI SENS DU DÉVELOPPEMENT DES IDÉES

Absorbée par son travail de déduction, la théologie scolastique ne s'est guère occupée des « principes », c'est-à-dire des articles du Symbole. Autrement dit, elle n'a pas fait d'histoire. La théologie des Pères, qui aurait pu lui apprendre que le dogme du XIII^e siècle avait un passé, ne lui fut connue que par de courts extraits, qu'elle lisait dans ses livres de chevet : les *Sentences* de Pierre Lombard, le *Décret* canonique de Gratien, et la *Glossa ordinaria* de Walafrid Strabon. Tel fut l'arsenal dont se contenta la grande scolastique pour les preuves de tradition, si tant est qu'elle ait senti le besoin d'en présenter. Il est assez significatif qu'aucun de ces recueils ne soit son œuvre à elle; ils furent tous créés par la préscolastique, qui était encore en contact avec les Pères. La *Glossa* de Strabon remonte au IX^e siècle, et celle de Pierre Lombard, qui la remplaça, au XII^e; les *Sentences* du Lombard, avec le *Sic et Non* d'Abélard dont elles avaient fait leur profit, sont de la première moitié du XII^e siècle; le *Décret* de Gratien est de la même époque. Tel était cet arsenal, tel il resta. Ou plutôt tel il ne resta pas; car il s'appauvrit avec le temps.

Mais sans faire d'histoire, comment la scolastique aurait-elle acquis le sens du développement des institutions, des idées et des doctrines? Si les problèmes que soulève la transmission du révélé ne troublèrent pas sa sérénité, c'est que le soupçon même ne lui vint pas qu'un développement doctrinal avait pu intervenir depuis le temps des apôtres.

DEUX EXEMPLES

En veut-on une preuve *a fortiori*? Selon les scolastiques, il n'y a même pas de différence essentielle entre la foi de l'Ancien Testament et celle du Nouveau. Les Juifs, disent-ils, ont cru, mais sans en savoir le comment, que Dieu sauverait le monde des suites du péché; les chrétiens croient que Dieu l'a sauvé par la passion du Verbe incarné; il n'empêche que, de part et d'autre, la foi a même objet et même contenu. « Ce qui s'est accru lorsque la nouvelle révélation s'est ajoutée à l'ancienne, écrit Saint Albert le Grand, ce n'est pas les articles de foi en eux-mêmes, mais seulement leur explication et leur manifestation » et cette croissance, dit-il, est accidentelle.

Conception déroutante, en vérité, pour la complexion de nos esprits modernes. Je sais bien que la théorie de l'identité de la foi dans les deux Testaments se présentait à la scolastique comme un héritage traditionnel, et que le Moyen âge fut victime de son respect en ne l'acceptant pas sous bénéfice d'inventaire. Il ne pouvait savoir, en effet, que le sens profond qu'elle avait revêtu aux âges lointains où l'exégèse alexandrine l'avait créée, s'était passablement obscurci en cours de route. Cette excuse mise à part, il reste que tous les grands scolastiques s'en firent les défenseurs déclarés. C'est donc qu'elle ne les choquait point.

Pourquoi? Saint Thomas nous l'apprend dans la XIV^e question

disputée. « Je ne nie pas, dit en substance le saint docteur, que les Juifs n'aient eu de la rédemption qu'une connaissance générale et implicite, qui se portait en bloc et comme de confiance sur une doctrine dont ils ignoraient la nature exacte, tandis que les modernes savent expressément que la rédemption s'est concrètement opérée par la passion d'un Dieu incarné. La foi des anciens et celle des modernes est néanmoins la même, parce que c'est l'objet connu qui spécifie la connaissance, et non pas la manière, générale ou particulière, dont il est appréhendé par l'esprit : *Ad primum ergo dicendum, quod scire in universali et particulari non diversificat scientiam nisi quantum ad modum sciendi; non autem quantum ad rem scitam, a qua habitus habet unitatem...* »

La réponse est nette à souhait; ce qui domine dans la connaissance, c'est l'objet et non la manière plus ou moins précise dont il est connu. Si les scolastiques s'étaient constamment laissés guider par ce principe, il est douteux qu'ils eussent mis tant d'ardeur à leur tâche. On a beau penser que, dans le cas présent, ils se tiraient de ce qui leur semblait un mauvais pas par un artifice de dialectique. Une telle réponse à la difficulté les a néanmoins pleinement satisfaits.

Voici un second cas où s'accuse le même manque de sens historique. Les scolastiques constataient, le fait était trop clair, que la foi du XIII^e siècle dépassait les vérités exprimées dans les trois Symboles traditionnels : Symbole des Apôtres, de Nicée, de saint Athanase. L'époque patristique, qui avait fait des expériences du même genre, avait eu le souci de rattacher aux origines, par un moyen quelconque, historique ou théologique, les doctrines non exprimées dans les Symboles. Ces préoccupations sont étrangères aux scolastiques. Ils sont satisfaits dès qu'ils ont réussi à organiser logiquement autour des douze articles du Symbole des Apôtres le contenu des Symboles postérieurs et l'ensemble de la foi explicite de leur temps. Erigeant en principe que les apôtres, auteurs du Symbole, doivent y avoir fait rentrer toute la foi, ils se bornent à indiquer l'article sous lequel, à leur sens, telle vérité qu'ils ne lisent pas dans le Symbole a pu néanmoins y être insérée. Pour la présence réelle, par exemple, saint Bonaventure examine plusieurs solutions. « Certains, dit-il, la rattachent à l'article de la toute-puissance, et d'autres à celui de la passion. » Quant à lui, il préfère la ranger sous l'article de la rémission des péchés, parce que celle-ci, comme d'ailleurs les sacrements en général, est logiquement en relation avec la grâce, qui est elle-même en connexion avec la disparition du péché. J'ai cité saint Bonaventure, mais tous les scolastiques résolvent le problème de la même manière, y compris saint Thomas.

CRITIQUE INSUFFISANTE DU PROCÉDÉ DÉDUCTIF

L'absence de critique en histoire eut son parallèle sur le terrain du principe même de la déduction spéculative. Dès là que, au terme du syllogisme déductif de la théologie, la philosophie se trouvait, si l'on peut dire, combinée avec le dogme qu'elle avait eu mission d'éclairer, — j'emploie à dessein une expression sommaire, — il s'imposait qu'on définit la qualité du résultat atteint. La conclusion théologique appartenait-elle à la foi, ou bien à la raison; ou bien, se situant en terrain mixte, appartenait-elle tout ensemble à la foi et à la raison? Ensuite, quelque parti qu'on adoptât touchant la valeur de principe de la conclusion, il fallait encore, à l'exemple des sciences purement rationnelles, qui n'accordent pas à toutes leurs propositions la même certitude, estimer, par rapport à des critères déterminés, la certitude de chaque conclusion théologique.

Or, la critique de la méthode déductive et de ses résultats ne semble pas avoir beaucoup préoccupé les scolastiques, même les

plus grands. On a l'impression, en les lisant, qu'ils se sont pratiquement prononcés pour la valeur absolue des déductions théologiques, et qu'ils ont estimé que, allant de soi, elle n'avait pas besoin d'être démontrée. On ne les voit pas non plus soucieux d'affecter leurs déductions d'une note théologique, qui les situerait sur l'échelle de la certitude. La foi et la raison voisinent et se compénètrent dans toute leur œuvre sans que soit systématiquement distingué ce qui reviendrait à chacune d'elles.

N'est-il pas significatif, à ce point de vue, qu'en traitant de Dieu dans la *Somme*, saint Thomas mêle les déductions de la théodicée rationnelle aux argumentations théologiques qui s'appuient sur la révélation? La première question de la *Somme* offre certes quelques remarques de méthodologie. Il y est dit, par exemple, que les déductions de la théologie participent à la certitude de la science divine à laquelle elles s'originent, et que les argumentations appuyées sur les textes des Pères n'ont pas la valeur absolue qui convient à celles qui tablent sur l'Écriture. Ces notations occasionnelles nous laissent néanmoins assez loin d'une critique systématique de la méthode déductive. Ici comme souvent, saint Thomas se montre plus averti que la plupart de ses contemporains, mais, étant de son temps malgré son génie, il ne fait qu'ouvrir un sillon qui sera poursuivi et approfondi par les âges suivants.

LA SCOLASTIQUE « DÉCADENTE » OUVERTE A LA CRITIQUE

J'ai dit que la scolastique avait manqué de critique. Pour être exacte, cette affirmation générale doit être corrigée au bénéfice de la scolastique des XIV^e et XV^e siècles, celle qu'on qualifiait naguère encore de décadente, à cause surtout des subtilités et des faux problèmes où elle a versé, mais qu'on commence à appeler aujourd'hui simplement scolastique de la dernière période. Le mot ne préjuge plus rien; il fait même présager qu'on s'apprête à rendre justice à qui on l'applique.

La scolastique de la dernière période est touchée en effet par des soucis de critique historique et méthodologique. Mis en face de l'enrichissement doctrinal du catholicisme médiéval, les théologiens nominalistes, tels un Pierre Auriol (†1322), un Guillaume Occam († ca 1350), un Gerson (†1429), un Gabriel Biel (†1495) recherchent, par exemple, si l'enrichissement de la doctrine implique que l'Église ait le pouvoir de créer de nouvelles vérités. Ils s'efforcent aussi de répartir en catégories l'ensemble complexe de faits et de doctrines qui s'impose à la créance de qui veut être réputé catholique. Ainsi distinguent-ils, par exemple, des vérités scripturaires, des vérités de tradition apostolique, des vérités figurant dans les histoires et les chroniques qui ont cours dans l'Église; des vérités qui se peuvent déduire, par voie de conséquence certaine, des propositions qui appartiennent à l'une des catégories précitées; des vérités enfin que Dieu aurait révélées après le temps des apôtres.

Quelle différence d'avec le XIII^e siècle! Ici aussi, on organise les diverses pièces du système catholique, mais le critère de classement n'est plus le rapport logique des doctrines avec les articles du Symbole; c'est leur rapport historique avec le révéle originel. Différence aussi du point de vue de l'appréciation portée sur les éléments particuliers du système. Ces diverses catégories de vérités, disent les nominalistes, n'ont pas une valeur égale et ne jouissent pas d'une égale autorité.

Le seul choix d'un tel critère, le seul souci d'opérer de telles discriminations nous avertit que le monde est en voie de transformation. Sans récuser l'œuvre de l'âge précédent, car ils conservent en bonne place le procédé déductif, les nominalistes sont saisis par des préoccupations critiques. Aussi bien ils sont contempo-

rains des oppositions et des hérésies, des crises aussi du pouvoir ecclésiastique, qui, en ébranlant l'autorité de l'Eglise, ont ébranlé du même coup la synthèse de la foi et de la raison. Comme celle du XIII^e, la scolastique des XIV^e et XV^e siècles est fille de son temps.

RENÉ DRAGUET,
Professeur à l'Université de Louvain.

(La seconde partie de cette conférence — Epoque moderne et contemporaine — paraîtra dans notre prochain numéro).

Le nouveau règne

Je n'ai eu qu'une seule fois l'honneur de parler à l'homme devenu mon Souverain. C'était au dîner du *Literary Fund*, institution charitable pour écrivains dans le besoin. Et je me sens moi-même un écrivain fort « besogneux » en m'efforçant de faire comprendre quelque chose de changé dans notre société et que le nouveau Roi symbolisait déjà alors. Il venait de rappeler que son père, son grand-père et son arrière-grand-père avaient, eux aussi, parlé en faveur du même *Fund*. Et il ajouta, avec la même gravité : « Il est vrai aussi que tous firent le même discours ». Et cela était doublement symbolique. D'abord, en ce que cette monarchie moderne connaît la continuité dans l'action ou (ce qui est souvent plus important encore) dans l'inaction. Ensuite, en ce que la monarchie n'en reflète pas moins la mentalité de chaque génération. Car je puis difficilement imaginer le prince Albert faisant ainsi de l'esprit à propos de son père. George V l'eût peut-être fait dans le privé, mais pas en public, je crois. Une pétulance grave et gracieuse reflétait un monde nouveau. Le nouveau Roi a toujours été, a même toujours paru, très « jeune homme » de son temps. Mais il est aussi de sa nation, et c'est une nation bien curieuse que la nation anglaise : plus on l'aime et moins on la comprend.

* * *

En politique intérieure anglaise, le problème se pose au prince animé de l'esprit public à peu près comme suit. Dans divers pays, pour diverses raisons, les politiciens sont impopulaires. La différence est qu'en Angleterre c'est la politique qui est impopulaire. Par un paradoxe, les politiciens y sont un rien plus populaires qu'ils ne le seraient si la politique y était populaire. Ils sont considérés par une nation sportive comme adonnés à quelque sport obscur, alors que les *leaders* naturels sont les *leaders* des sports nationaux. Et la politique n'est pas « nationale » et difficilement normale.

Le Roi est le *leader* de la société anglaise; et, chez nous, le mondain éclipse le politique. Le feu Roi avait une très grande influence parce qu'il était un très bon fusil. Le second fait est que l'Angleterre, plus qu'on ne le croit généralement, est gouvernée par les *Permanent Officials* (les hauts fonctionnaires permanents). C'est notre manière à nous de contre-balancer les difficultés de gouverner par des assemblées, difficultés contre-balancées en Amérique par l'initiative présidentielle ou la Cour suprême. Chez nous, le Roi est le premier fonctionnaire permanent. Ses ministres sont censés le conseiller, mais il les conseille très souvent, comme le font les autres fonctionnaires, et il est très permanent. Ces deux fonctions représentent le véritable rôle de la Royauté en Angleterre, et toutes deux impliquent que l'influence royale est délibérément indirecte.

Le Roi peut avoir une politique privée dont les effets sont publics. Exemple : le roi George V avait, comme *leader* social, une politique très nette : celle de s'opposer au relâchement moderne dans les mœurs. Toutefois, voici l'important. Pour le roi George, c'était une conviction, mais aussi une tradition, l'idéal qui, jadis, avait été commun. Le nouveau Roi affronte un monde avec des idéals très différents, sans parler de ses réalités barbares et effarantes. Nous ignorons sur quelle voie il s'engagera, combien discrètement peut-être. Sa mission nationale n'est pas de déclencher un mouvement public, comme le président américain. Mais ce qu'il souhaitera de nous aura une influence énorme, aussi bien en politique intérieure qu'en politique étrangère.

L'ancien système des partis est bien plus mort en Angleterre qu'en Amérique. Nous raillons volontiers les Français à propos du système des groupes, mais nous-mêmes, non plus, n'avons plus que le système des groupes. La chose est aussi évidente en Angleterre qu'ailleurs en ce qui regarde les problèmes moraux et économiques. Non seulement il ne s'agit plus de choix entre *Toryism* et *Liberalisme*, ou *Toryism* et *Labour* (travailleurs), ni entre socialisme et capitalisme. Le mot *socialiste* est bien près de ne plus signifier que *sentimentaliste*. Il signifie un homme n'ayant ni assez de courage ni assez de logique pour s'appeler *communiste*. La différence réelle réside dans l'histoire et dans la philosophie de la débâcle, de la crise. L'écroulement économique signifie-t-il que la finance moderne, l'industrialisme et le salariat font entendre les craquements de la catastrophe et qu'une nouvelle vie sociale doit être reconstruite sur les ruines; ou cette crise ne fut-elle qu'une crise, pas plus définitive qu'une tempête de neige? J'essaie de poser le problème loyalement, encore que je sois très convaincu de la vérité de la première opinion.

Mais cette nouvelle vie sociale n'est pas nécessairement le socialisme, et pratiquement personne, en Angleterre, ne souhaite que ce soit le communisme. Mais de très nombreux Anglais se sentent pris dans un engrenage de trusts et de banques, et tenus dans une dépendance qui n'est pas naturelle, et ils veulent réagir dans des sens différents : le plan Douglas, ou le distributisme, ou ce qu'on appelle le fonctionnalisme. Mots nouveaux encore, mais qui, dans vingt ans, seront peut-être les divisions politiques principales. Et une préférence, même privée, d'un Roi populaire, les affectera profondément.

* * *

Il en va de même en politique internationale. Il y a en Angleterre un groupe en faveur de l'isolement britannique, l'assimilant à l'isolement américain. Je crois qu'il oublie ce que toute carte révèle : que l'Angleterre est en Europe. L'isolement américain a un sens obvie sur la carte et je pense que mes compatriotes ont très mal réalisé que le désir naturel de n'être pas tracassé par l'Europe inclut celui de ne l'être pas par l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, le groupe existe et il ne correspond pas à un parti. Il y a un groupe « croyant » si sincèrement à la Société des Nations qu'il veut bien faire une nouvelle guerre pour établir la paix. Il y a un groupe prêt à combattre l'Italie, rivale en impérialisme; un groupe qui veut attaquer l'Allemagne; il y a même quelques antimilitaristes qui ont entendu parler du Japon. Certains jurent de ne jamais combattre personne, mais trouvent qu'il est difficile de tenir parole.

Tout cela peut se définir des idéals, mais il n'y a plus un parti d'idéalistes. Et ceux qui ont à choisir entre des idéals ont l'effroyable tâche de penser à des idéals.

Voilà pourquoi c'est dans un sens nouveau que nous disons que nous avons un nouveau Roi. Il est nouveau en face de choses nouvelles qui ne peuvent être simplifiées par des placards poli-

tiques. Et il possède un avantage dans cette différenciation même entre père et fils. Il connaît les jeunes, il a entendu parler de toutes ces choses nouvelles, il les approche sans être tenu par une fidélité factice. Mais il lui faudra faire plus que de son mieux, il lui faudra décider où est le mieux. Je crois que si jamais il devait s'en prendre à la Constitution, là où elle ne signifie que l'oligarchie commerciale, — comme le fit Roosevelt, — il ne serait plus possible, à l'heure actuelle, de calomnier encore la Monarchie. Car, sous toute la stratification oligarchique, noyé dans le subconscient, il y a certains mots écrits par un grand vaincu : « Le Parlement est le Parlement d'une classe. Le Roi est le Roi du peuple tout entier. »

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais
G. K.'s Weekly.)

L'avènement de Louis XIII⁽¹⁾

LE DRAME

Le dimanche 9 mai 1610, à 11 h. 1/2, le dauphin dîne avec le roi. Il ne dîne pas tous les jours avec son père. Ce dîner du 9 mai est le dernier qu'il aura pris en compagnie d'Henri IV.

Le mercredi 12, il va coucher à Saint-Denis. En effet, depuis son mariage, Marie de Médicis n'a pas encore été couronnée. Le couronnement de la reine va avoir lieu le 13. L'entrée solennelle de la reine dans la capitale est projetée pour le 16. Henri IV veut que ces cérémonies soient faites avant son départ pour la campagne, les préparatifs de guerre étant très activement poussés.

Le 13, le dauphin s'éveille à 6 h. 3/4. Il s'habille et fait sa prière. A 7 h. 3/4 il déjeune de pain sec : le pain sec compose ordinairement tout son déjeuner. Le dauphin est mené à la messe, puis chez Leurs Majestés. A 9 h. 1/2, il dîne. A 11 h. 3/4, il entre en l'église de Saint-Denis avec la reine qu'on va couronner et sacrer.

La cérémonie dure jusques à 4 heures. Il revient à Paris à 7 heures. Il s'endort à 10 heures.

Ce jour-là, Henri IV, assailli de sombres pressentiments, a eu un geste et un mot insolites : après la cérémonie, il a saisi son dauphin et l'a élevé en l'air bien haut en disant :

— Messieurs, voilà votre roi.

Le lendemain, 14 mai 1610, le dauphin s'éveille à 7 heures. Il déjeune à 8 h. 1/2, de pain sec. Il est mené à sa chapelle, puis aux Tuileries et chez Leurs Majestés. A 11 heures il dîne, puis joue, étudie. Il est fort gai. Ensuite le goûter.

Sur les 4 heures, Henri IV, allant à l'Arsenal en carrosse, est tué d'un coup de couteau par Ravailac, en la rue de la Ferronnerie, devant l'échoppe à l'enseigne du *Cœur couronné percé d'une flèche*.

Le carrosse rentre précipitamment au Louvre. On monte le corps ensanglanté au premier étage, dans la petite chambre du roi. On l'étend sur le lit, avec sa chemise tachée de rouge.

(1) Nous devons à l'obligeance des Éditeurs, la Maison Grasset de Paris, la primeur de ces extraits d'une *Vie de Louis XIII*, qui paraîtra prochainement.

Le front commence à jaunir. Les yeux sont fermés à jamais.

Le dauphin se promène en carrosse à la Croix du Tiroir. Il s'amuse à regarder les préparatifs qu'on fait pour l'entrée solennelle de la reine. On le ramène au Louvre.

Il est introduit dans le cabinet où repose son père, cadavre. Il entend sa mère :

— Le roi est mort! Le roi est mort!

Il entend la chancelier Sillery :

— Votre Majesté m'excusera. Les rois ne meurent point en France...

Le chancelier le désigne :

— Voilà le roi vivant, madame.

Le petit roi, qui déjà n'est plus le dauphin, pleure. Il dit parlant de l'assassin :

— Ha! Si j'y eusse été avec mon épée, je l'eusse tué.

Le Louvre est envahi. Une foule défile devant l'enfant. A 7 heures, il soupe dans l'antichambre de la reine. On le mène chez lui. A 9 heures, il se couche et fait sa prière. Mais il dit vouloir ne pas rester seul, et aller dans le lit de M. de Souvré :

— ...Pour ce qu'il me vient des songes.

Il couche donc avec M. de Souvré, et s'endort jusqu'à 11 h. 1/2. A ce moment, la reine l'envoie chercher pour le faire coucher dans sa chambre, et y fait aussi porter M. de Verneuil. Les deux enfants sont dans le même lit. Le dauphin dort jusqu'à minuit; mais ensuite il repose assez mal.

Sans doute les bruits du palais et la rumeur de Paris lui parviennent-ils. Minuit, c'est l'heure où le corps d'Henri IV est dépouillé de ses vêtements sanglants, puis revêtu d'un pourpoint de satin blanc et déposé sur le lit de la grande chambre d'apparat. Au dehors la ville gronde sa colère et sa douleur.

Cette mort fait mieux mesurer tout ce qu'Henri IV a accompli pour le pays. Le deuil gagne la France entière : nul deuil jamais ne fut aussi unanime. Par toutes les provinces de France on verra, selon le rapport d'un témoin, « les pauvres gens des villages s'amasser en troupes sur les grands chemins, étonnés, hagards, les bras croisés, pour apprendre des passants cette désastreuse nouvelle ». Puis, quand ils en seront assurés, on les verra « se débander comme brebis sans pasteur, ne pleurant pas seulement, mais criant et bramant comme forcenés à travers les champs ».

Le roi est mort.

LE SACRE

Le roi s'éveille.

Il est 6 h. 1/2. 15 mai 1610. Première journée de royauté (d'un enfant qui n'a pas neuf ans).

M. de Souvré baille par écrit à Louis XIII ce qu'il faut dire au Parlement :

« Messieurs, il a plu à Dieu appeler à soi notre bon roi, mon seigneur et père. Je suis demeuré votre roi comme son fils, par les lois du royaume. J'espère que Dieu me fera la grâce d'imiter ses vertus et suivre les bons conseils de mes bons serviteurs, ainsi que vous dira monsieur le chancelier. »

Le roi se lève à 7 h. 1/4. A 8 h. 1/2, le déjeuner : il ne peut manger. Il boit de la tisane. Il a un chagrin profond, et cependant, par intervalles, quelque gaieté d'enfance lui revient.

On le mène à la messe. A 9 h. 1/2 il dîne. Il est contraint de quitter son repas pour accompagner la reine. Il monte à cheval avec assurance, le front serein, et va par le Pont-Neuf aux Augustins (où siège provisoirement le Parlement).

Si des événements sont capables de marquer d'une empreinte immuable une âme d'enfant, ce sont bien, outre l'assassinat d'Henri IV, le lit de justice du 15 mai et l'écrasante cérémonie du sacre.

Quelle peut être l'impression reçue par un garçonnet à la vue d'une assemblée telle que celle qui attend Louis XIII aux Augustins? Lorsque le nouveau roi, habillé de violet, est monté en son trône sous le dais violet parsemé de fleurs de lis d'or, il a à ses pieds les princes, le connétable, les ducs et pairs, les maréchaux, les cardinaux, l'archevêque de Reims, les évêques de Beauvais, Châlons et Noyon, l'évêque de Paris, les conseillers d'Etat, le chancelier en robe de velours noir, le Parlement, et, pêle-mêle au milieu du parquet, les princesses.

La reine commence :

— Messieurs, ayant plu à Dieu par un si misérable accident retirer à soi notre bon roi, mon seigneur...

Elle fond en larmes et ne peut continuer son discours qu'après une pause, et en l'entrecoupant de sanglots :

— Je vous amène mon fils pour vous prier tous d'en avoir le soin que vous êtes obligés, pour ce que vous devez à la mémoire du père et à vous-mêmes et à votre pays. Je désire qu'en la conduite de ses affaires il suive vos bons conseils. Je vous prie les lui donner tels qu'aviserez en vos consciences.

Le roi prononce quelques mots, qui ne sont entendus qu'à peine, à cause de la faiblesse de sa voix et du bruit confus de l'assemblée : ce sont les lignes que lui a remises M. de Souvré.

Le chancelier prend la parole : il annonce qu'Henri IV avait résolu de remettre à Marie de Médicis l'administration des affaires du royaume, ce qui doit tenir lieu d'un testament pour déléguer la régence à celle qui est désormais la reine-mère.

Le premier président et tous les présidents à mortier mettent genou en terre. Le premier président commence sa harangue, mais le chancelier lui dit, de la part du roi, de la continuer debout. Enfin, l'arrêt est rendu : le roi, séant en son lit de justice, déclare, par l'avis de messieurs les princes, ducs, pairs, prélats et seigneurs de son royaume, et sur délibération donnée dès la veille par sa cour du Parlement de Paris, que la reine sa mère est régente.

Après un discours de Louis Servin, avocat général, et les formalités d'usage, Louis XIII se rend à la messe à Saint-Victor. On le ramène au Louvre à 2 heures.

Messieurs de la Ville viennent le saluer. A 6 h 3/4, il soupe. Il reçoit ensuite une délégation des Jésuites, qui lui demandent le cœur d'Henri IV. Le feu roi le leur avait promis. Après avoir renouvelé cette requête à la reine, les Jésuites emporteront le cœur d'Henri IV (1).

A 8 h. 1/4, Louis XIII dit qu'il est las, est dévêtu, mis au lit, prie Dieu, et s'endort à 9 heures. Peu après il s'éveille et commande à M. de Préaux de lui lire une histoire. Il écoute attentivement, ferme les yeux... M. de Préaux cesse, croyant que le roi dort.

— Non, non, je ne dors pas, lisez.

A 9 h. 1/2 il s'endort.

Tel est son premier jour de roi.

* * *

En quel état la France se trouve-t-elle à la mort d'Henri IV? Reportons-nous d'abord à la fin du XVI^e siècle. La France n'était plus un grand et beau pays. Elle n'était plus, selon l'expression de Pasquier, que le « cadaver de la France ».

Il y avait eu les guerres de religion. La guerre religieuse avait dégénéré en guerre civile. La religion, cause première, avait fait place à la politique. La Sainte Ligue avait exagéré la réaction papiste contre les protestants. Elle avait accusé Henri III de lâcheté, puis de trahison, et, depuis l'assassinat d'Henri de Guise à Blois (1588), n'avait cherché rien de moins que la suppression

des Valois au profit des Guise, branche cadette de la maison de Lorraine. C'était bien une révolution. De l'autre côté, les protestants, dotés d'une organisation autonome et tenant leurs assemblées, ne représentaient plus simplement la liberté de conscience, mais une tendance républicaine. C'était là une autre révolution en sens inverse, mais toujours dirigée contre l'autorité royale.

Ligue ou Réforme, révolution toujours et insurrection. Les Seize, représentants des seize quartiers de Paris, avaient vraiment constitué une commune insurrectionnelle.

Le 13 avril 1598, l'édit de Nantes proclame la liberté de conscience pleine et entière dans tout le royaume. Il accorde le libre exercice du culte dans une ville par bailliage, dans les villes et les bourgs jouissant en fait de ce privilège, au domicile des seigneurs ayant droit de haute justice, et à celui des autres seigneurs pourvu que l'assemblée ne dépasse pas un certain nombre de fidèles. Il octroie aux réformés la pleine jouissance des droits civils. Il leur permet d'occuper toutes charges et dignités. Il crée, au Parlement de Paris, la chambre de l'édit : composée de six magistrats protestants pour dix catholiques, elle jugera les affaires des protestants. De plus, l'édit de Nantes établit deux chambres mi-partie à Grenoble, Castres et Bordeaux. Bien mieux, il permet aux huguenots leurs assemblées provinciales et nationales. Enfin il leur reconnaît près d'une centaine de places de sûreté.

Cette dernière disposition laisse les huguenots non plus seulement assurés en une religion, mais constitués en un parti avec places fortes, assemblées et troupes. A partir de ce moment, s'ils se révoltent, ils ne seront plus ceux de la religion, mais ceux d'une faction. Ils seront cet Etat dans l'Etat qui compromettra l'unité territoriale du pays.

Le bouleversement avait été si profond que la misère avait amené partout la révolte. La jacquerie sévissait sous des noms divers : c'étaient des gauthiers en Normandie, et les croquants en Périgord; près de Bergerac, vingt mille paysans armés avaient crié : « Liberté! Liberté! Vive le tiers-état! » Le capitaine Guillery allait pouvoir accomplir les exploits de brigand qui rendront son nom célèbre. D'autre part, les gouverneurs de provinces se conduisaient comme autant de souverains. Lorsque le roi voulait leur rappeler son autorité, ils se révoltaient ou s'alliaient avec l'étranger. A côté des grands, une nouvelle puissance devenait de plus en plus menaçante : les parlements, spéculant sur l'opinion publique, s'érigeaient en véritable sénat.

Henri IV, avec une autorité camouflée de bonhomie, exécuta pour son propre compte le programme que plus tard Richelieu formulera en ces termes : « Rabaisser l'orgueil des grands, réduire tous les sujets au devoir, et relever son nom dans les nations étrangères. » Quant aux protestants, Richelieu dira : « Ruiner le parti huguenot. » Henri IV disait : « Je veux que ceux de la religion vivent en paix en mon royaume et soient capables d'entrer aux charges, non pas pour ce qu'ils sont de la religion, mais d'autant qu'ils ont été les fidèles serviteurs à moi et à la couronne de France... Il est temps que nous tous, saouls de guerre, devenions sages à nos dépens. »

Une dizaine d'années avaient paru stabiliser la pacification. La naissance du dauphin consacra la ruine des espoirs nourris par tels ou tels ambitieux. Mais le feu couvait sous la cendre. Il jeta des étincelles inquiétantes : le complot de Biron, qui fut décapité, la conspiration des Entraigues-Auvergne, les menées du duc de Bouillon, qui vint à résipiscence en 1606.

La mort d'Henri IV va tout remettre en question. Le Parlement relèvera la tête. Les ultramontains s'agiteront. Les protestants s'inquiéteront. Quant aux grands, leurs ambitions se réveillent les premières.

(1) Les jésuites le déposeront au collège de la Flèche, fondé par Henri IV. Les cœurs d'Henri IV et de Marie de Médicis sont encore à la Flèche.

César, duc de Vendôme, entraînera peu à peu dans la révolte son frère Alexandre. Quant aux princes du sang, ce sont les Condé. Antoine de Bourbon, père d'Henri IV, avait eu, entre autres frères, Louis I^{er}, prince de Condé, qui, chef des calvinistes, blessé à Jarnac et fait prisonnier, eut la tête cassée d'un coup de pistolet par Montesquiou (1569). Louis I^{er} eut pour fils Henri I^{er}, François, prince de Conti, Charles (cardinal, mort en 1594), et Charles, comte de Soissons. Ces princes étaient les cousins germains d'Henri IV. Henri I^{er} abjura le protestantisme. Il mourut en 1598. Il avait épousé Charlotte de la Trémoille. Celle-ci fut accusée de l'avoir empoisonné pour ne pas lui révéler sa grossesse. L'enfant posthume (né le 1^{er} septembre 1588, sept mois après la mort d'Henri de Bourbon) avait-il pour père un page de la princesse ou Henri IV lui-même? Le roi voyait en lui l'obstacle qui barrait au comte de Soissons le chemin du trône. Cet enfant fut nommé Henri : Henri II, prince de Condé, épouse le 17 mai 1609 la ravissante Charlotte-Marguerite de Montmorency, dernière fille du connétable (qui mourra en 1614) et sœur d'Henri de Montmorency (qui sera décapité à Toulouse en 1632). Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, née en 1593, a été le dernier amour d'Henri IV, qui avait escompté la complaisance du mari. Mais le jeune homme était ombrageux. Se sachant peu capable d'inspirer de l'amour à sa femme, il se méfiait d'autant plus. Il prit ses précautions : il « enleva » sa femme et s'enfuit avec elle à Bruxelles. Puis, ne s'y croyant pas en sûreté, il la laissa à l'archiduchesse Claire-Isabelle-Eugénie et se réfugia à Milan. Peu après Henri IV fut assassiné. Henri de Condé et Charlotte de Montmorency seront les parents de la future M^{me} de Longueville et du grand Condé.

Le second fils de Louis I^{er}, prince de Condé, est François, prince de Conti. Le prince de Conti est à demi sourd. On le prétend à demi muet et plus qu'à demi imbécile. Il mourra en 1614. Quant au dernier fils de Louis I^{er}, le comte de Soissons, Henri IV lui avait promis le mariage avec sa sœur Catherine, puis le lui avait refusé. Le comte de Soissons mourra en 1612. Son fils Louis, né en 1604, mourra, révolté et vainqueur, à la bataille de la Marfée, en 1641.

Louis XIII ne trouvera que révolte autour de lui : chez ses frères naturels Vendôme, chez ses cousins issus de germains Condé et Soissons, et chez son propre frère Gaston d'Orléans.

Après les princes du sang viennent les cadets de maisons régnantes (les Guise sont les cadets de Lorraine; les Nevers, les cadets de la famille des Gonzague, ducs de Mantoue). Il y a ensuite les clients ou vassaux du roi, tel Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince de Sedan. Bouillon, calviniste, se mettra à la tête des princes révoltés en 1615. Il mourra en 1623. Son fils aîné, Frédéric-Maurice, né en 1605, sera de toutes les révoltes contre Louis XIII et Richelieu, s'alliera aux Espagnols et gagnera avec Soissons la bataille de la Marfée. Le second fils, né en 1611, sera Turenne.

Le peuple était pour le roi, contre les grands. Le lendemain de la mort d'Henri IV, le duc de Guise (fils du Balafre qui avait jadis été le « roi de Paris ») se rendait à cheval au Louvre et « prodiguait ses honnêtetés » à la foule. Une femme l'interpella :

— Nous n'avons que faire de tes salutations! Celles de ta famille nous coûtèrent trop cher!

Tous ces grands espéraient dicter leurs volontés à Marie de Médicis. Mais trois princes du sang seulement pouvaient prétendre à la régence : Condé, Conti et Soissons. Or Condé était à Milan. Conti était considéré comme un imbécile. Soissons avait quitté la Cour sottement, pour ne pas assister au couronnement de la reine, à cause d'une querelle de préséance.

Dès le 15 mai, sur le conseil de Sillery et Villeroi, Marie de

Médicis s'est donc rendue au Parlement avec Louis XIII et y a été déclarée régente.

* * *

L'ouverture et l'embaumement de la dépouille d'Henri IV ont lieu le samedi 15 mai, à 4 heures. Le corps est mis en bière. On dépose le cercueil sur le lit placé entre les deux fenêtres qui regardent la Seine, dans la chambre de parade qui jouxte le cabinet (ou chambre à coucher) du roi. Le lit est couvert de drap d'or frisé, avec une croix de satin blanc.

Dans la chambre de parade se succèdent sans cesse des gens en larmes, et qui prient.

Le 10 juin, le cercueil est descendu à la salle basse. Derrière lui, l'effigie du roi est couchée sur un lit surélevé sous un dais, entre le sceptre et la main de justice. Du 10 au 21 juin, le peuple innombrable se renouvellera en un défilé sans arrêt.

Le 16 mai, le petit roi est mené en carrosse aux Tuileries. En allant par la rue Saint-Honoré, il commande à l'exempt :

— Faites mettre mes gardes en haie aux côtés de mon carrosse.

Le duc d'Epéron, colonel de l'infanterie de France, avec M. de Créquy, colonel du régiment des gardes, et tous les capitaines du régiment, tous le genou en terre, lui viennent prêter le serment de fidélité, M. d'Epéron portant la parole. Le roi les remercie et les embrasse.

Il n'y a pas si longtemps, il a prêté serment de bien servir le roi son père. Maintenant c'est à lui qu'on prête serment. Aussi dit-il à M^{me} de Montglat :

— Mamanga, je voudrais bien n'être pas si tôt roi et que le roi mon père fût encore en vie.

Le 17, il s'éveille à 8 heures. Sa nourrice, qui a couché à côté de son lit, lui demande pourquoi il est rêveur. Evasif, il répond :

— C'est que je songeais.

Puis il demeure longtemps pensif. Sa nourrice lui dit :

— Mais que rêvez-vous?

— Doudoun, c'est que je voudrais bien que le roi mon père eût vécu encore vingt ans. Ah! le méchant qui l'a tué!

Le jeudi 20, à 10 h. 3/4, il va à cheval, en cérémonie, ouïr la messe à Notre-Dame. Il ne se vit jamais une si grande acclamation de peuple criant :

— Vive le roi!

Beaucoup de gens pleurent.

M. de Paris (1) le reçoit à l'entrée de la cathédrale, en cérémonie.

Le 25 mai, Louis ne sort pas du château du Louvre, sur des avis qu'on lui a donnés que ce jour était périlleux pour lui.

Le 27, Ravallac est tiré à quatre chevaux.

Le 28, M. de Préaux, sous-gouverneur de Louis XIII, veut le reprendre pour une faute. L'enfant lui dit quelque injure. Le 29, M. de Souvré lui rappelle cette injure, et le roi est fouetté.

Quand il a fait quelque chose que son gouverneur lui reproche, il se met à genoux devant M. de Souvré, afin que celui-ci ne rapporte pas cette faute à la reine. Il a peur de sa mère.

Le 9 juin, il va se promener, en bateau couvert, sur la Seine, jusques au droit de Chaillot, dont les prés fleurissent sous le beau soleil.

Le 14, étant à cheval aux Tuileries, il voit un lion qu'on a fait sortir de la ménagerie et qu'on a attaché à un arbre. On jette un chien à ce lion, et le lion étrangle aussitôt le chien. Cela déplait tant à Louis XIII qu'il se met en colère et commande que celui qui a jeté le chien soit châtié.

Le 25, le précepteur lui demande quel est le devoir d'un bon prince. Louis répond :

(1) L'évêque de Paris. Paris n'avait pas encore d'archevêque.

— C'est d'abord la crainte de Dieu.

Il réfléchit pour continuer. Son précepteur ajoute :

— Et aimer la justice

Le roi corrige vivement :

— Non! Il faut : et faire la justice.

A 4 h. 1/2, il va donner de l'eau bénite au roi son père dans la salle basse du Louvre. Il est conduit par les cardinaux de Joyeuse et de Sourdis. Il a un habit violet (couleur du deuil des rois), habit à capuchon et longue queue à cinq pointes. Chacune de ces pointes est portée par un des frères du roi ou par un grand dignitaire. Le 29 juin, le cercueil est mené du Louvre à Notre-Dame, sans appareil. Le 30, il est transporté à Saint-Denis; c'est à Saint-Denis qu'ont lieu les obsèques solennelles le 1^{er} juillet.

Le 15 juillet, Louis fait donner à boire à son petit chien, qu'il nomme Gayan. Il demande :

— Pourquoi donne-t-on à boire aux chiens?

On lui répond :

— De peur qu'ils n'enragent.

Il riposte :

— Les ivrognes donc n'ont garde d'enrager, car ils boivent toujours.

Le 19, après souper, il envoie secrètement un message à la reine Marguerite : il la prie de représenter à M. de Souvré que demain est la Sainte-Marguerite; ne voudra-t-elle pas demander au gouverneur, en l'honneur de sa fête, d'exempter de l'étude le roi? La reine Marguerite admire l'esprit d'à-propos de Louis, et satisfait à cette requête.

Le 25 juillet, à dîner, on lui sert des poires de cuisse-Madame. Il demande, au gentilhomme servant :

— Comment appelle-t-on ces poires?

— Poires de cuisse-Madame.

— De cuisse-Madame? C'est donc des poires de cuisse-ma-sœur.

Le 4 août, il est mené en carrosse à Gentilly. Revenant par le faubourg Saint-Jacques, il aperçoit une troupe en armes sur le rempart, assemblée pour faire donner l'estrapade (1) à un soldat. Il envoie précipitamment appeler le sergent-major pour lui dire qu'il donne la grâce au soldat.

Cet été, il chasse souvent; notamment il chasse aux perdreaux, au Roule. Il pose la première pierre de divers édifices.

Les révolutionnaires de l'époque se trouvaient partout. Leur présence faisait craindre pour la vie du jeune roi. Il y en avait jusque dans l'armée. Le fait suivant n'est pas isolé. Le 27 août, après-midi, on arrête un soldat des gardes, de la compagnie du capitaine Bonouvrier. Ce soldat avait montré à l'un de ses camarades deux couteaux, et désignant le roi qui sortait pour aller vers les Célestins, avait dit :

— Je voudrais que l'un de ces deux couteaux fût au fond du cœur du dernier de la race.

Le 30 août, le chevalier de Vendôme veut prendre congé du roi, pour partir le lendemain, avec son frère aîné pour la Bretagne. (La Bretagne est le gouvernement de César de Vendôme.) Bien qu'il ait permis ce départ, Louis XIII se prend à pleurer tellement que le voyage de « fêlé chevalier » est contre-mandé. Le chevalier demeure auprès de Louis XIII.

Le 13 septembre, M. de Frontenac, premier maître d'hôtel et capitaine de Saint-Germain-en-Laye, dit à Louis que la reine lui avait ôté la capitainerie.

— Pourquoi? demande le roi, étonné et fâché.

— Sire, c'est pour la donner à mon fils, à la charge que je serai son lieutenant.

Louis XIII se déride.

— Le lieutenant baillera donc le fouet à son capitaine!

Le 15, il va chez la reine; il refuse ce que sa mère veut lui donner, mais exprime le désir d'avoir certain petit livre pour le mettre en son oratoire. La reine refuse à son tour, en disant qu'Henri IV lui a donné ce livre. De ne pas posséder ce souvenir, Louis XIII est si contrarié qu'il se met à pleurer.

Le 17, le roi est fouetté, et, le 21, il signe l'alliance offensive et défensive avec l'Angleterre.

Le 23, à 11 heures, chez sa mère, il reçoit de Concini, premier écuyer de la reine, le serment de fidélité pour le gouvernement de Péronne, Montdidier et Roye. C'est un des bienfaits de la reine à Concini, qui en reçoit en peu de temps beaucoup d'autres. Le 16 septembre, elle a acheté pour lui le marquisat d'Ancre, moyennant 330,000 livres. La lieutenance générale du gouvernement de Péronne, Montdidier et Roye a été achetée 120,000 livres à M. de Créqui, et, toujours pour Concini, la charge de premier gentilhomme de la chambre, 200,000 livres, à M. de Bouillon.

Le 27, M. le chancelier vient instruire Louis XIII de ce qu'il faut répondre à messieurs de la cour du Parlement, qui sont en sa chambre pour lui dire adieu avant qu'il se rende à son sacre. Marie de Médicis a décidé de ne pas différer davantage ce couronnement. En effet, on pouvait craindre, après l'assassinat d'Henri IV, « une révolution générale dans le royaume ». Mais la France est restée paisible. Il faut en profiter.

Le 2 octobre, le roi s'éveille à 5 heures. Il se lève avec allégresse et impatience pour faire le voyage de Reims. Botté à 7 heures, il part. Le 3, voyage, de Fresnes à Meaux, où il dîne, puis, par Trie-le-Port, au château de Monceaux, où il arrive à 4 heures après-midi. M. de Souvré lui reproche plusieurs fois de ne pas donner de louanges aux belles choses. Le roi répond :

— Mais, mousseu de Souvré, savez-vous pas bien que je suis pas grand parleur?

Il séjourne à Monceaux du 3 au 11 octobre. Il reprend le voyage tantôt à cheval, en chassant, tantôt en carrosse. Le 13, il arrive à Fismes; il se promène à cheval. A 8 heures du soir, il se met au lit. Il dit à M. de Souvré, qui tient la bougie.

— Mousseu de Souvré, sautez pour voir si le plancher branle.

M. de Souvré est pesant. Pour faire passer cette raillerie dont il se repent aussitôt, le roi ajoute :

— Si j'étais debout, je sauterais, je le ferais bien branler.

Le roi arrive le 14 à Reims avec sa mère.

* * *

Le 15, à Reims, il est mené en carrosse à Saint-Remy, puis, après-dîner, à Saint-Pierre; puis à Notre-Dame. A 8 h. 3/4, il se couche. On parle devant lui d'une querelle qu'il y avait entre quelques-uns de la musique, et on demandait comment ils se battraient. Il répond :

— Il faut qu'ils se battent avec des luths.

Le 16, à 5 h. 1/2, il reçoit le sacrement de confirmation, de M. le cardinal de Joyeuse, à Notre-Dame de Reims.

La veille de l'assassinat d'Henri IV, le cardinal de Joyeuse a déjà procédé dans Saint-Denis au sacre de Marie de Médicis. Il présidera aussi à celui de Louis XIII : il a été choisi entre tous les prélats du royaume pour tenir la place de Louis de Lorraine, archevêque de Reims, qui sera plus tard appelé le cardinal de Guise, mais qui pour l'instant n'a pas atteint l'âge de vingt-cinq ans, n'est que sous-diacre, et, premier pair ecclésiastique depuis peu, n'est pas encore sacré archevêque.

Le 17, le roi s'éveille à 5 heures; il se lève, et on le mène en son cabinet, où il se couche dans le lit de parade. MM. les pairs

(1) Supplice consistant à laisser tomber le condamné, attaché à une corde, du haut d'une potence jusqu'au sol.

viennent le trouver pour le mener à Notre-Dame pour le sacrer.

Les pairs ecclésiastiques, outre l'archevêque de Reims, sont l'évêque-duc de Laon, l'évêque-duc de Langres, et les évêques-comtes de Beauvais, de Châlons et de Noyon. Comme les terres des anciennes pairies laïques sont réunies à la couronne, le duc de Bourgogne est représenté par Henri de Bourbon, prince de Condé, le duc de Normandie par François de Bourbon, prince de Conti, le duc d'Aquitaine par Charles de Bourbon, comte de Soissons, le comte de Toulouse par Charles de Gonzague, duc de Nevers, le comte de Flandres par Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et le comte de Champagne par le duc d'Épernon.

Le symbolisme continu de la cérémonie se déroule. Les pairs arrivent à la chambre du roi. Ils la trouvent fermée. L'évêque de Laon frappe à la porte par trois fois. Le duc d'Aiguillon, grand chambellan de France, répond à chaque fois :

— Que voulez-vous ?

L'évêque répond :

— Louis XIII, fils de Henri le Grand.

Le grand chambellan reprend :

— Il dort.

Puis il demande encore :

— Que voulez-vous ?

L'évêque de Laon répond :

— Louis XIII que Dieu nous a donné pour roi.

La porte lui est ouverte, et l'évêque entre, accompagné seulement de l'évêque de Beauvais et du grand chantre de Reims. Ils trouvent le roi couché, vêtu d'une chemise de toile de Hollande, d'une camisole de satin cramoisi et d'une longue robe de toile d'argent à manches. Les évêques, éveillant le roi de sa léthargie présumée, le soulèvent et le mettent debout. Louis XIII est conduit processionnellement jusqu'à la porte royale de l'église métropolitaine.

Lorsqu'enfin, à 9 h. 1/2, le roi a pénétré dans la cathédrale et qu'il approche du grand autel, les évêques de Laon et de Beauvais le présentent à l'illustrissime François, cardinal de Joyeuse, puis le mènent en sa « chaire ». Le cardinal reçoit la Sainte Ampoule qu'apporte dom Lépagnot, grand prieur de Saint-Remy, accompagné des quatre barons (marquis de Sablé, vicomte de Rabat, et MM. de Biron et de Nangis). Après les prières fixées par les siècles, les promesses et les serments prononcés par le roi, on met sur l'autel la couronne impériale de Charlemagne, le sceptre royal, la main de justice, les sandales, les éperons, l'épée, la tunique, la damatique et le manteau royal.

Le roi est dévêtu de sa robe de toile d'argent par M. de Bellegarde, premier gentilhomme de sa chambre. Le cardinal de Joyeuse lui ceint l'épée, que le roi baise et met nue sur l'autel pour montrer qu'il défendra l'Église. Le cardinal la lui remet en main : Sa Majesté la reçoit à genoux et la donne au maréchal de La Châtre, faisant fonction de connétable.

Le cardinal de Joyeuse tire par une aiguille d'or un peu de la liqueur de la Sainte Ampoule, et la mêle du doigt avec le saint chrême. Aidé des évêques de Laon et de Beauvais, il délie les attaches des vêtements du roi par devant et par derrière. Sa Majesté se prosterne, tandis qu'on chante la litanie d'usage et que le chœur répond. Le cardinal dit quantité de suffrages et d'oraisons sur le roi toujours prosterné, et ce n'est que vers midi que Louis XIII reçoit les onctions que le cardinal trace avec le pouce droit en sept endroits : au sommet de la tête, sur la poitrine, entre les épaules, sur l'épaule droite, sur la gauche, et aux jointures du bras droit et du bras gauche.

Le grand chambellan met à Sa Majesté la tunique, la damatique et le manteau. Le roi reçoit une dernière onction sur la paume des mains. Le cardinal lui donne les gants bénits. Il bénit aussi l'anneau qu'il lui place au quatrième doigt de la

main droite pour lui faire épouser le royaume. Il prend le sceptre sur l'autel et le lui donne en la dextre pour marque de la puissance souveraine, et en la main gauche la verge de justice surmontée de la main d'ivoire.

Après quoi, Nicolas Brulart de Sillery, chancelier de France, appelle les pairs. Le cardinal saisit la grande couronne close et la soulève à deux mains sur la tête du roi sans l'y poser. A l'instant tous les pairs y portent les mains pour la soutenir. L'officiant prend la couronne de la main gauche, la bénit, la pose seul sur la tête du roi, et tous les pairs la touchent de la main. En cette posture, ils conduisent Sa Majesté de l'autel au trône préparé sur le jubé comme sur un pavois. Là, le cardinal lui fait une très humble révérence, tête nue, l'embrasse, et dit :

— Vive le roi ! Vive le roi ! Vive éternellement le roi !

Tous les pairs lui font la même révérence l'un après l'autre et l'embrassent chacun deux fois avec pareille acclamation. Louis XIII donne au passage un petit soufflet à M. d'Elbeuf, gaïement, et s'essuie la joue. On remarque qu'aux deux fois qu'il est baisé par M. d'Épernon, il porte les mains à sa couronne pour l'assurer sur sa tête. Cependant le peuple qui emplit la nef crie :

— Vive le roi ! Noël !

Les clairons, hautbois, trompettes et tambours éclatent, sonnent, tonnent et roulent, et le bourdon, au milieu des cloches, gronde. Les hérauts jettent quantité de pièces d'or et d'argent fabriquées pour cette cérémonie.

La messe commence. Le roi va à l'offrande. Il se confesse et communie. En marchant il tâche d'attraper la queue du manteau de M. de La Châtre qui va devant lui. Innocente distraction ! La cérémonie ne se termine qu'à 2 h. 1/4.

Telles sont les solennités de ce dimanche 17 octobre 1610.

Le 18, il étudie, puis, à 10 h. 1/4, vêtu de satin blanc à broderie d'argent, monté sur un cheval blanc, est mené à la messe à Saint-Remy. A 3 h. 3/4, il est mené à Notre-Dame pour être fait chevalier du Saint-Esprit. Il entend les vêpres, et est fait chevalier, à 5 h. 3/4, par le cardinal de Joyeuse, puis il fait chevalier le prince de Condé.

Le 20, il part de Reims, à cheval, à 8 h. 1/2.

Le 21, à Saint-Marcoul, il va à confesse au P. Coton, jésuite, puis à 8 h. 1/2 il déjeune. Il assiste à la messe, et à 10 1/4 revient en la cour du logis, où il y a plus de neuf cents malades des écrouelles. Il les touche aussi sûrement et dextrement que s'il s'y était souvent exercé. Sur la figure de chaque malade il trace un signe de croix en disant :

— Le roi te touche. Dieu te guérisse !

Il se repose quatre fois, mais peu, et ne s'assoit qu'une seule fois. Il blêmit un peu de ce travail, mais se raidit, et ne veut pas paraître las. Il refuse de prendre de l'écorce de citron. A un malade qui lui paraît étranger, il demande :

— D'où es-tu ?

— De Lorraine (1), lui répond l'homme.

— Donnez-lui un quart d'écu.

Il termine à 11 h. 1/2.

Il revient à Monceaux, où il reste du 24 au soir jusqu'au 29 au matin. Il rentre à Paris le 30, par la porte Saint-Antoine. Le prévôt des marchands et tous les officiers de la ville sont venus au-devant de lui : on tire cent canonnades de cent canons placés sur les remparts. Il arrive à 7 heures au Louvre, et il couche en la chambre de la reine, où il couchait depuis la mort du roi.

LOUIS VAUNOIS.

(1) La Lorraine n'appartenait pas à la France.

En quelques lignes...

Le Père Reginaldo Giuliani

C'est le premier aumônier militaire italien qui tombe, victime de son devoir de charité, sur les champs de bataille d'Afrique orientale. Dès les débuts de la campagne, un Frère mineur avait succombé au climat. Mais le Père Giuliani, Dominicain, a été poignardé, lors de la bataille du Tembien, tandis qu'il se penchait pour donner l'onction sainte à un manipulaire des Chemises noires, mortellement blessé.

Pendant la Grande Guerre, le Père Giuliani avait été attaché, en qualité d'aumônier, aux fameux *Arditi* de la III^e armée, que commandait le duc d'Aoste. On se souvient encore, parmi les survivants de cette phalange, du verbe enflammé de celui qui savait fortifier les âmes et tremper les corps. Maintes fois, le Père Giuliani se distingua par son ardeur au feu; et plusieurs décorations « à la valeur » récompensèrent son attitude.

Au lendemain d'une victoire qui apportait à l'Italie de maigres trophées, le fougueux Dominicain se joignit à Gabriele d'Annunzio, dans Fiume.

Et puis, il était rentré dans la solitude de sa cellule. Il n'en sortait plus qu'aux grandes heures patriotiques, pour prononcer des discours où il exaltait l'amour de l'Italie ou pour rappeler la mémoire de ses chers *Arditi*. On lui doit, sur l'histoire et les exploits de ces troupes de choc, une monographie pleine d'émotion.

L'expédition coloniale en Ethiopie trouva l'ex-aumônier prêt à servir, comme il avait toujours servi. Dans une lettre qu'il écrivait aux *Arditi* de Milan, à l'occasion de la nouvelle année, le Père Reginaldo — ainsi que l'appelaient plus volontiers ses hommes — faisait des vœux pour que 1936 vît se lever, sur la terre d'Afrique, l'aube de toutes les victoires. L'Italie s'incline avec orgueil et vénération devant la tombe de ce religieux en qui s'alliaient les plus belles vertus : l'amour du prochain, l'amour de la patrie.

Pourboire ou poignée de main

A la gare du Nord, revenant des obsèques du roi George V, M. Albert Lebrun a tenu à féliciter les mécaniciens et les chauffeurs. Les photographes ont saisi sur leurs pellicules l'image de celui qui tient le timon de l'Etat français donnant une belle poignée de main à ceux qui l'ont ramené sain et sauf, et à l'heure fixée, dans la capitale. Ces étreintes sont rituelles. Nul doute qu'elles ne réjouissent les chauffeurs et les mécaniciens, et surtout leurs familles. Les enfants et Madame doivent être ravis de découvrir en première page Papa en bourgeron.

En France, la poignée de main du Président aux mécaniciens est rituelle. Elle fait partie du protocole démocratique. Les Français en ont-ils hérité, comme tant d'usages républicains, de l'Empire? Napoléon III la pratiquait-il dans ses voyages? Et l'oncle, Napoléon le Grand, l'Aigle, que faisait-il aux relais de poste? Il donnait son portrait aux cochers et aux postillons. Son portrait en or, c'est-à-dire il distribuait quelques louis.

Mais Marianne n'a pas tant d'or que cela. Nous sommes au siècle du papier. Et un Président ne peut pas tirer des pourboires de sa poche. Il finirait à l'hôpital au sortir de l'Elysée. Vous me direz : « Pourquoi n'avoir pas accroché une décoration sur les bourgerons? » Laquelle? Les palmes, le poireau, la Légion d'hon-

neur? Dans quelle catégorie rangez-vous le rail? Dans la littérature, l'héroïsme, l'industrie?

En somme, le président de la République nous donne une leçon. Nous ne sommes pas chiches de pourboires. Nous en distribuons aux facteurs qui nous portent les lettres, aux télégraphistes, aux garçons de café, aux garçons coiffeurs. Nous ne confions pourtant aux merlans que nos cheveux et, à un certain âge, c'est peu de chose. Quel risque a couru le garçon qui de l'estaminet a porté le siphon de seltz et l'apéro sur la terrasse? Aucun! Tandis que le mécanicien et le chauffeur qui, dans le rapide, la nuit, souvent dans la tempête, le vent, le brouillard, nous jettent de Bruxelles à Paris, ne mériteraient-ils pas à la fin du voyage un petit merci et peut-être quelque chose en plus, de plus matériel? Que nous sommes bizarres! Le pourboire ne sera pas pour celui qui nous a menés de Bruxelles à Paris, mais pour le chauffeur qui nous a conduits en taxi de la rue Royale à la gare du Nord.

Le poids de l'Aga

C'est une manière de dire purement métaphorique depuis la crise : « Il vaut son pesant d'or. » L'or, c'est le plus fabuleux de tous les métaux. Il y en a, paraît-il, dans les caves de la Banque Nationale. Mais qui possède un louis dans son gousset? Les plus cossus ont bien une bague, une chaîne de montre; et du côté des femmes, quelques bijoux. Mais il vaut mieux ne pas passer toute cette clinquaille à la pierre de touche. Si ces bijoux sont contemporains... Défiiez-vous!

De l'or, on en trouve quelquefois dans les bouches, sur les dents aurifiées, dans les bridges. Nous sommes loin des âges heureux où les médecins préconisaient l'or potable!

Aux Indes, à Calcutta, la métaphore est une réalité. On l'a bien vu lors des récentes fêtes jubilaires en l'honneur de l'Aga Khan. En présence d'un peuple enthousiaste, cet Aga, qui est à la fois bien Parisien et prince des *Mil'e et une Nuits*, fut placé dans un des plateaux d'une gigantesque balance. Et dans l'autre on entassa des barres d'or. A mesure que les lingots s'amoncelaient, l'enthousiasme du peuple redoublait. L'équilibre s'établit aux environs de 85 kilogrammes. Quatre-vingt-cinq kilogrammes d'or en roupies, monnaie du pays? Je vous souhaite quelques-unes de ces roupies-là aux environs du terme ou à la veille du tirage de la Loterie Nationale. L'Aga, père spirituel des Hindous, est un homme de poids, une réalité. L'or mis dans la balance provient d'une souscription de ses fidèles. Il est difficile de vous en donner le chiffre exact qui varie selon les feuilles. Certains journaux parlent de lingots, d'autres de barres d'or ou de roupies. C'est à vous rendre gaga. Un fait demeure : le poids de l'Aga!

Que fera-t-il de ce magot? De ce monceau d'or, il ne gardera pas un clinquant. Il n'en a pas besoin d'ailleurs. C'est un Crésus. Il était déjà tout en or avant que de monter sur le plateau de la balance. Il possède les cavernes d'Ali-Baba, des bijoux de féerie, des chevaux de course victorieux sur les hippodromes de toute la terre, une Française pour épouse. Vive l'Aga!

Qu'attend-on pour soumettre nos hommes politiques à l'épreuve de la balance? Qui veut souscrire pour son député en or? ou son sénateur? En or? Vous parlez, direz-vous, comme aux âges mythologiques. Accommodons-nous donc à la misère du temps! Mettons en nickel, en aluminium ou en papier!

La Bruyère était-il misogyne?

A dire vrai, il est assez difficile de résoudre le problème si l'on se fonde sur le seul texte des *Caractères*. Le chapitre « Des

femmes » et le chapitre « Du cœur » contiennent, l'un comme l'autre, des arguments *pro* et des malices *contra*. Mais La Bruyère souffrira toujours, c'est trop évident, de cette réputation de pessimiste grognon que lui font les historiens de son préceptorat chez les Condé.

Sur ce point cependant La Bruyère s'est montré plus féministe que les Précieuses elles-mêmes. Et nous livrons le renseignement à celui de nos académiciens qui est chargé de tourner le compliment de réception à M^{me} Colette, dans la Salle de marbre.

L'auteur des *Caractères* venait d'être élu à l'Académie, après les cabales que l'on sait. Un fauteuil vint à vaquer. Les abbés de Caumartin et Boileau furent proposés. Selon l'usage, les Immortels, l'un après l'autre, dirent leur opinion sur les deux candidatures en présence. La Bruyère, nouveau venu, parlerait le dernier. Quand son tour arriva de se lever, les deux concurrents se partageaient également les suffrages. Pour qui allait se prononcer le continuateur de Théophraste?

C'est alors qu'au témoignage d'un contemporain, La Bruyère opina en ces termes inattendus : « *Je n'ai pas oublié, Messieurs, qu'un des principaux statuts de cet illustre corps est de n'y admettre que ceux qu'on en estime les plus dignes. Vous ne trouverez donc pas étrange, Messieurs, si je donne mon suffrage à M. Dacier, à qui même je préférerais Madame sa femme si vous admettiez parmi vous des personnes de son sexe.* »

Et voilà comment l'ancêtre de Colette est cette brave helléniste de Saumur, qui traduisit — si mal? — l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Antoine le guérisseur

Qui ne connaît, dans le pays de Liège surtout, les antoinistes? Les hommes portent la « robe » noire et le chapeau à larges bords; les femmes ont une jupe noire à plis, le fichu, un bonnet à ruche avec voile. Ils se réunissent dans leurs temples pour y entendre la lecture des livres du Père et des « principes ». Ils ont leur emblème (l'Arbre de la Science de la Vue du Mal), certains rites, comme le drapeau vert pour les funérailles. Et des estimations — d'ailleurs sujettes à caution — chiffrent à trois cent mille le nombre des adeptes ou sympathisants.

L'antoinisme, qui recrute ses fidèles parmi les ouvriers et les petits bourgeois de la vallée mosane et particulièrement de la zone industrielle, doit ses origines à un ouvrier mineur, Louis Antoine, né en 1746 au village de Mons, près de Liège. Deux séjours en Allemagne, où il travailla comme métallurgiste, huit années passées aux aciéries de Praga, près de Varsovie, donnèrent à l'autodidacte wallon le sens des horizons plus larges. Initié au spiritisme par un menuisier de Jemeppe, Antoine se consacra bientôt à l'évocation des esprits et à la guérison des malades.

A partir de la soixantième année, Antoine prêche, sous le nom de « nouveau spiritualisme », une religion, fondée sur une éthique assez simpliste, et où l'on retrouve la double influence du christianisme (Antoine avait été catholique pratiquant jusqu'en 1888) et du spiritisme.

M. Robert Vivier, le lauréat du Prix Albert I^{er} et l'un des plus richement doués parmi les écrivains de la génération du feu, vient de consacrer à Antoine le guérisseur un gros livre (*Délivrez-nous du mal*), qui paraît chez Grasset. On n'hésite pas à dire qu'il s'agit là d'une œuvre de tout premier plan. Peut-être faut-il regretter que M. Vivier ait dépensé tant de talent à recréer sous nos yeux un personnage qui n'est pas, quoi que son biographe le pense, à la mesure de cette évocation? Antoine le guérisseur est comblé par M. Vivier. Mais la beauté du jardin est dans l'œil de celui qui le regarde. Il est impossible, en tout cas, de ne pas admirer l'art subtil et tout en nuances avec lequel le roman-

cier présente le type du Père Antoine. Toute la première partie du livre, qui est un essai d'explication de la psychologie antoiniste, est une merveilleuse réussite. Se souvenant de ses attaches avec le roman populiste (*Folle qui s'ennuie*), M. Vivier pénètre les ressorts les plus secrets d'une âme simple d'ouvrier qui a lu la bibliothèque de l'instituteur, au pays de Liège.

Quelle que soit l'orthodoxie de cet exposé plus sympathisant qu'objectif, il faut reconnaître la valeur littéraire du document humain.

Rappelons qu'André Thérive avait dépeint, dans un roman : *Sans âme*, des milieux d'antoinistes français.

La semaine diplomatique

L'Angleterre va réarmer. M. Eden a reçu longuement M. Litvinoff et le maréchal Toukhachevsky, de l'armée rouge. Ces deux faits dominent la semaine diplomatique. On peut regretter que le nouveau souverain n'ait pas attendu quarante-huit heures après la mort de son père pour donner une audience prolongée à un moscoutaire que George V n'eût jamais admis au tête-à-tête. Les faits sont là. L'Angleterre est une puissance de moins en moins insulaire, de plus en plus intercontinentale. Il est prévu dans le projet de réarmement que les Dominions et Etats faisant partie de l'Empire supporteront leur part à la dépense commune. D'autre part, le Comité de Défense impériale a la haute main sur les travaux d'exécution qui s'occupent aussi bien de la base de Singapour que de celle de Southampton. C'est que l'aviation entre dans ces plans pour une part au moins aussi grande que la marine. Il s'agit autant de se protéger contre le Japon que contre l'Allemagne.

Or qui dit Japon, dit Moscou. Le gouvernement de l'U. R. S. S. a ses ennuis comme tout le monde. Maintenant qu'il a fait sa crise de croissance, il s'aperçoit qu'il ne suffit pas d'accumuler chez soi les matières premières et de développer l'aviation pour être tout à fait tranquille. Il y a l'Allemagne et il y a le Japon. On a beau proclamer dans des messages au prolétariat que la Russie n'a pas de desseins conquérants et qu'elle se suffit à elle-même, il n'en reste pas moins que le Japon continue son lent travail de grignotement et s'obstine à manger la Chine comme on mange un artichaut, feuille à feuille. Où cela s'arrêtera-t-il? Les Soviets commencent à se le demander. L'Angleterre aussi. D'où les conversations Litvinoff-Eden. En même temps les deux hommes d'Etat, le voleur de la caisse de Tiflis et le joli *fellow* d'Oxford, se proclament unis dans un commun amour de la Paix. Je crois bien. Militairement, ils ne sont prêts ni l'un ni l'autre.

En politique les préjugés ne comptent pas. L'Angleterre imite François I^{er} qui s'alliait au Grand Turc, mais elle ne désire nullement que les Soviets viennent se mêler aux affaires intérieures de l'Empire. En France, le Front commun, qui s'appelle aussi rassemblement populaire, est devenu entre leurs mains une machine très soumise et très efficace, qui a renversé proprement le ministère Laval. En Angleterre il n'y a pas de communisme, pas plus que de fascisme. Les Soviets, il y a deux ans, se sont payé le luxe d'inviter à Moscou M. Citrine, secrétaire général de la Fédération des Transports et travailliste pur sang. Le député prolétaire a commencé par faire à son public slave une profession de foi monarchiste et britannique. L'auditoire était un peu gêné.

Ainsi M. Eden peut poursuivre en Asie la politique traditionnelle de l'Angleterre en Europe, celle de coalitions. En même temps, l'Europe centrale lui cause beaucoup de soucis. Il a donc vu le prince Stahremberg.

* * *

Là, il est certain que l'Angleterre fait également du neuf. Toutes ces capitales danubiennes occupaient assez peu les importants seigneurs du Foreign Office au temps où la France se faisait une spécialité des combinaisons centro-européennes. Maintenant l'Angleterre daigne s'en occuper. Cette sollicitude à retardement dénote tout simplement une grande inquiétude à l'égard de Berlin. Jusqu'ici les hommes de Londres, du haut de leurs falaises, regardaient les événements jusqu'au Rhin. Au delà rien ne leur semblait digne d'une intervention. Que ces temps sont changés!

Ils ont donc appris que M. Schusnigg, chancelier d'Autriche, en rendant visite officiellement à Prague, avait accompli plus qu'un geste. Il y a deux ans encore, ce geste lui-même eût été impossible. Prague professait alors pour Vienne le plus hautain mépris. Mais le parti naziste de M. Heulein a fait des progrès suffisants pour mettre en minorité au Parlement tout gouvernement de coalition. Au même moment le roi Carol, de Roumanie discute à Paris des moyens de mettre un terme à l'agitation nazi dans les milieux allemands de Roumanie (près d'un million de Germains ou de colons saxons). Ces deux cas se ressemblent. D'accord avec M. Puaux, ministre de France à Vienne, M. Schusnigg peut tenir, tant à Prague qu'à Bucarest, ce langage-ci : « Je puis demain restaurer les Habsbourg à Vienne. Il y trouveraient aisément une grosse majorité. Ce serait le meilleur moyen de fermer à Hitler les portes de l'Autriche. Mais ne vaut-il pas mieux nous arranger entre nous? Nous avons tant d'intérêts en commun... »

Ainsi a dû s'amorcer la discussion. On se souvient du cri de M. Benès : « Plutôt l'Anschluss que les Habsbourg ». M. Benès est beaucoup moins anti-Habsbourg et anti-catholique qu'à cette époque. Il a signé un concordat avec Rome. La Tchécoslovaquie industrielle connaît des jours tout aussi durs que la Hongrie et l'Autriche agricoles. Il est demeuré adversaire de toute restauration monarchique, mais il demande avant tout à ne pas faire de casse.

A l'intérieur de l'Autriche actuelle le moins monarchiste des ministres est encore Rudig Stahremberg lui-même. On a dit de lui qu'il ne détesterait pas pour son pays une Régence à la manière hongroise, mais où lui-même, Stahremberg, cumulerait les deux personnages de Horthy et de Gombos. Autour de lui MM. Berger-Waldenegg, ministre des Affaires étrangères, Karvinsky, ministre de la Justice, Schmidt (le tout-puissant successeur de Carl Lueger à l'administration de la ville), sont hardiment légitimistes, comme M. Schusnigg lui-même, et jusqu'à ce vice-bourgmestre Winter, social-démocrate presque rouge, qui jadis servait d'intermédiaire entre Dollfuss et les socialistes. En bref, les Autrichiens veulent bien une restauration, mais leurs voisins y opposent un veto absolu. Donc il reste à s'arranger devant le danger commun. Les Français l'ont prêché depuis dix ans, réparant comme ils pouvaient leurs grandes erreurs de Saint-Germain et de Trianon. Aujourd'hui c'est au tour des Anglais.

* * *

Et la France elle-même? Elle n'est pas très brillante. Déjà l'on reprochait à M. Laval de faire de la politique à la petite semaine. C'est lui que M. de Monzie appelait « le Louis XI de grande banlieue ». Si injuste que soit ce trait, il ne s'ensuit pas

que les successeurs de M. Laval feront mieux que lui, au contraire. M. Laval était un subtil, un éternel arrangeur. Il est certain qu'à Londres comme à Vienne, j'en ai entendu l'écho cent fois, la perpétuelle oscillation de la politique française, l'anarchie foncière de son régime inquiètent sérieusement. Un pays de cette importance historique et mondiale ne peut se permettre ce jeu de comités électoraux, qui n'est pas digne de lui. M. Sarraut, dont les budgets sont à bout de souffle, négocie en ce moment un emprunt à Londres. On a fait remarquer que les modalités ressemblaient singulièrement à celles de l'emprunt Theunis-Gutt chez le financier Mannheimer, d'Amsterdam.

Or l'Angleterre trouve chez elle maintenant des emprunts de guerre à 1 %, tandis que la France ne trouve plus à emprunter du tout.

Nous laissons au lecteur le soin de conclure.

CHARLES D'YDEWALLE.

L'agonie de l'Art⁽¹⁾

III

Ce n'est pas aux barbares que l'on doit imputer la fin de Rome, mais à l'affaiblissement progressif des bases spirituelles de l'Empire et de la culture antique. Le gladiateur n'aurait pas remplacé le tragédien, si n'avait été perdu le sens de la tragédie. L'homme moderne maudit le règne des machines, mais n'est-ce pas lui qui leur a permis de régner dans le monde et dans son âme? Le consentement de l'homme, seul, a pu rendre dangereux pour son existence spirituelle les outils qu'il a créés et dont on ne peut plus dire qu'il en dispose. Un monde sans âme suppose chez celui qui le conçoit une âme vide. Si l'art d'aujourd'hui est menacé par des forces hostiles, c'est qu'en lui-même un vide s'est creusé et que son unité vivante est compromise.

L'œuvre d'art peut-être considérée comme une pure forme; le fait est qu'en tant que pure forme elle ne peut être créée. Sans la soif de se communiquer, le désir d'exprimer ou de représenter soi-même et le monde, l'art n'existerait pas. Certains arts — l'architecture, la musique, la poésie lyrique — ne représentent que le monde intérieur, ou, pour le dire autrement, expriment sans représenter. D'autres — le drame, l'épopée, la peinture, la sculpture — n'expriment le monde intérieur qu'à travers le truchement d'une image, d'une représentation du monde externe. Pour eux, l'homme et tout ce qui est humain (y compris la nature humanisée) constituent non pas seulement, comme pour la musique ou l'architecture, le contenu spirituel, le sens intime de l'œuvre (ce que les Allemands appellent *Gehalt*), mais encore le thème, le sujet, l'affabulation, le contenu dans l'acception ordinaire du mot (équivalant alors à ce que les Allemands appellent *Inhalt*). Il arrive — le cas a été surtout fréquent au siècle dernier — que les arts qui se trouvent (par le fait même des moyens dont ils disposent) dans cette dernière situation en abusent, que le drame et le roman tendent à se rapprocher du simple « document humain », que la peinture et la sculpture versent dans ce qu'en jargon d'atelier on appelle « la littérature ». De tels abus ne sauraient, cependant, dispenser le peintre et le sculpteur de leur tâche séculaire et représenter le monde — ou plutôt leur vision du monde — et de rendre une tête de

(1) Voir la *Revue catholique* du 31 janvier 1936.

chou, dans un autre esprit et avec d'autres moyens qu'un visage humain. Constatons que c'est cela précisément que les peintres et les sculpteurs d'aujourd'hui, surtout les meilleurs d'entre eux, ont cessé de faire. De là, l'abandon du portrait, le refus de tenir compte de l'objet, l'omission consciente dans l'œuvre peinte ou sculptée de tout ce qui peut rappeler un sujet, un contenu quelconque, ce qui entraîne nécessairement la disparition de l'âme vivante de l'œuvre, de ce que nous avons appelé son contenu spirituel.

La peinture et la sculpture vidées de l'élément humain, ayant renoncé à représenter le monde, sont réduites à l'arabesque, à l'ornement, à un jeu de formes linéaires ou spatiales. Un art purement ornemental peut ne pas être dépourvu de contenu spirituel, comme l'histoire de l'ornement le prouve. Baudelaire a dit : « Le dessin arabesque est le plus spiritualiste des dessins », et c'est vrai dans un certain sens, mais à condition que ce dessin soit expressif, soit chargé d'émotion humaine. Le « constructivisme » moderne (sous sa forme cubiste ou autre) qui, comme tout le monde le sait, a laissé la plus forte empreinte sur tous les arts plastiques de ce temps, préfère éviter même cette dernière possibilité qui lui reste d'une forme animée, vivante, et ne recherche qu'une sorte de perfection abstraite et mathématique. L'ornement nordique exprimait l'inquiétude et le mouvement, l'ornement grec le repos et l'harmonie; seule, cette sorte d'ornement « pur » à quoi tendent la peinture et la sculpture modernes ne veut exprimer rien du tout et en fait n'exprime rien qu'une tension purement intellectuelle, comme celle qui se produit dans un cerveau en train d'inventer ou de résoudre un problème d'échecs. La qualité essentielle de l'œuvre d'art est d'être une, de former un tout se suffisant à soi-même (l'ornement, qui fait le plus souvent partie d'un tout, reçoit de ce tout sa justification suprême). Sans l'unité d'un contenu spirituel, cette unité en quelque sorte extérieure ou formelle de l'œuvre d'art est irréalisable. C'est bien pourquoi tout déclin de ce contenu — que ce soit au cours d'un processus où la disparition du *Inhalt* précède celle du *Gehalt* (comme c'est le cas pour les arts représentatifs), ou bien d'une façon immédiate (comme dans l'architecture et la musique) — est un signe avant-coureur de la dissolution de l'art.

Tout cela n'est d'ailleurs que l'aboutissement d'une longue évolution qui apparaît avec le plus de clarté dans l'histoire de la peinture. L'impressionnisme représentait non pas le monde, la nature, mais seulement la perception que l'artiste pouvait en avoir, et non pas cette perception tout entière, mais seulement l'image visuelle qui en fait partie, et non pas une image plus ou moins fixée dans la durée, mais celle que l'on peut saisir dans un instant unique, fugitif et qui ne se répétera point. L'autre tendance récente de la peinture, à laquelle on a donné le nom d'expressionnisme, n'en est pas si éloignée, car l'expressionnisme se contente d'observer et de rendre les vibrations du système nerveux là où l'impressionnisme n'observait et ne rendait que les vibrations de la lumière saisies par la rétine : tous les deux procèdent par l'analyse, tous les deux décomposent l'ensemble de l'expérience psychique et corporelle, détruisent la totalité vivante de l'être humain. Le cubiste, lui, ne procède pas autrement, sauf qu'il analyse non pas la perception du monde, mais l'œuvre d'art elle-même, la décompose en une série de procédés et les utilise moins pour peindre un tableau que pour le démontrer — sur une toile, avec des couleurs et un pinceau — comme on démontre un théorème de géométrie. Un tel art — et on ne peut nier que l'art d'aujourd'hui tend à un pareil état — perd peu à peu tout contact avec la vie humaine. Un vide se produit que l'art ne remplit plus, ne peut plus remplir. A sa place, c'est la photographie qui le remplira.

L'art, à aucune époque, n'a répondu aux seules exigences esthétiques. Les statuaires gothiques priaient Dieu et travaillaient pour les fidèles; les portraitistes visaient à la ressemblance; les pêches et les lièvres d'un Chardin étaient à leur place dans la salle à manger, au-dessus de la table du repas familial. Les artistes dans quelques cas, assez rares d'ailleurs, en souffraient; l'art dans son ensemble en profitait; il en a été ainsi dans toutes les grandes époques artistiques. En particulier, la conviction naïve qu'ils ne faisaient que « copier la nature » était aussi salutaire pour les peintres de ces heureuses époques que théoriquement injustifiable. Les vieux maîtres hollandais se considéraient moins comme artistes que (si l'on peut dire) comme photographes; ce n'est qu'aujourd'hui que le photographe désire absolument passer pour un artiste. Une estampe, jadis, était avant tout un document, moins exact (en moyenne) et plus artistique qu'une photographie, mais ayant la même fonction, remplissant à peu près le même rôle pratique. Les différences que nous venons d'indiquer s'expliquent clairement par ce fait — très important, il est vrai — que l'estampe est une œuvre purement humaine, tandis qu'entre la photographie et l'homme il y a le déclin d'un automate et le travail de forces mécaniques et chimiques. Naguère encore, on considérait comme la marque distinctive de la photographie la ressemblance des images, des « copies » qu'elle fournissait, avec la réalité. Des artistes, qui en accusaient d'autres d'un excès de réalisme, leur proposaient de laisser un tel souci aux photographes. Mais cette intimation, que l'on répète parfois aujourd'hui encore, est fondée sur une erreur. Le mécanisme photographique reproduit la réalité non sans la déformer, et il peut la déformer en réduisant au minimum les éléments de la pure reproduction. Le mauvais peintre s'assimile au photographe non pas par son amour du monde et son désir de le rendre le plus complètement possible, — sans un tel amour, sans un tel désir, l'art n'existerait pas, — mais seulement par l'emploi dans son travail des procédés tout faits, de procédés mécaniques, peu importe qu'ils soient destinés à reproduire la réalité ou à la modifier selon telle idée préconçue.

Combattre la photographie, comme le font parfois aujourd'hui encore certains « tempéraments d'artiste », pour cette raison qu'elle ne fait qu'« imiter la nature » et ne se soucie pas d'art et de « beauté », c'est faire preuve qu'on n'a pas compris le danger réel qu'elle présente du point de vue du peintre et de la peinture. La plaque sensible ne donne qu'une image décolorée et à deux dimensions, c'est-à-dire toute conventionnelle, du monde visible; l'objectif agrandit d'une façon disproportionnée les premiers plans; d'autres déformations mécaniques résultent de la construction de l'appareil photographique. Il est vrai qu'on peut opposer à ces constatations de fait la tendance inhérente à la photographie (et surtout au cinéma) de se rapprocher le plus possible de la réalité, de donner plus qu'une copie exacte, une sorte de redoublement du monde extérieur perçu par les sens (et non par la vue seulement). On devra se souvenir, cependant, qu'un procédé menace d'en éliminer un autre non quand il le nie en principe, mais quand il propose de le remplacer d'une façon plus ou moins habile. Personne ne prendrait la saccharine pour du sucre si elle était dépourvue de douceur. Le jour où la photographie et le cinéma n'auront plus rien de commun avec l'art, ils ne présenteront plus pour lui aucun danger. Le malheur n'est pas que le photographe aujourd'hui se croit artiste; le malheur c'est qu'il dispose réellement de certains moyens propres à l'art du peintre et de certaines traditions, délaissées par le peintre lui-même. Aux conventions que lui propose son appareil (sans conventions, l'art, bien entendu, est impossible) il peut en ajouter d'autres, qu'il choisira lui-même, en photographiant à contre-jour ou sous un angle particulier, en combinant à volonté

les objets à reproduire, en modifiant à son gré l'image une fois obtenue. Dans tous ces actes, il peut montrer ses facultés d'invention, son goût, son sentiment du précieux ou de l'étrange. Tous ces actes aboutissent à la fabrication d'un succédané de l'art.

Il y a plus d'un demi-siècle, les peintres ont commencé à se rendre compte des possibilités esthétiques de la photographie. Degas a utilisé le premier, pour ses tableaux, la représentation du mouvement rapide telle que nous la donne la photographie instantanée, la coupure imprévue que l'on obtient en maniant un peu au hasard l'appareil et certains effets coloristiques qui pour le photographe n'étaient que fortuits. Depuis, les voies de la photographie et de la peinture se sont dangereusement rapprochées. Si l'impressionnisme ne cherchait à fixer sur la toile que l'image retenue par la rétine, il ne restait après lui que de remplacer la rétine par l'objectif. Si Picasso, Léger et leurs disciples, en dédaignant toute facture, toute « cuisine » personnelle, ont transformé le tableau en un assemblage « objectif » de surfacés colorées, ils ont ainsi préparé la voie au tableau fabriqué entièrement par des moyens mécaniques, à quoi aspire précisément la photographie contemporaine. Tout cela n'a rien à faire, il faut le répéter, avec la question réalisme ou non-réalisme. Il est très facile de photographier un assemblage d'objets à tel point hétéroclites que le résultat effacera complètement toute idée d'objet réel. Les photographes ont appris à obtenir, par le moyen du « montage », par exemple, des effets entièrement fantasques et irréels. Ce domaine de l'irréel est même peut-être plus accessible à la photographie qu'à la peinture. Reste que le monde de la photographie est un monde essentiellement inhumain habité de fantômes mécaniques. La photographie remplace l'art là où on a besoin d'un document que l'art ne veut plus donner (par exemple dans le domaine du portrait). La photographie succède à l'art là où l'art commet une trahison envers sa nature propre, son essence à la fois humaine et plus qu'humaine. La photographie triomphe — et à la place du monde transfiguré dans sa totalité par le créateur de l'œuvre d'art, voici que s'installe avec assurance dans la vie moderne une technique visant à produire — à l'aide d'un appareil dû à l'ingéniosité de la raison humaine — l'image perfectionnée, amusante à l'œil et très exacte du néant.

IV

Le triomphe de la photographie ne se présente pas, du point de vue de la création artistique, comme le succès bien circonscrit de l'offensive ennemie sur un secteur unique du front. Il signifie pour la peinture ce que le triomphe du cinéma annonce pour le théâtre, la victoire du « document humain » pour le roman, celle du « montage » littéraire pour la biographie et la critique. L'important n'est pas l'utilisation d'un mécanisme intermédiaire, mais bien ce qui la rend possible et naturelle : la substitution de la chose inventée à la chose créée, la mécanisation progressive de la pensée. Celle-ci correspond à la dernière phase de la dissolution rationaliste envahissant peu à peu toutes nos perceptions des choses, toute notre connaissance du monde. La désagrégation du style, manifeste à partir de la fin du XVIII^e siècle, peut être regardée comme le résultat d'une réduction cérébrale du mystère de la création artistique : la raison y atteint, dirait-on, le point précis où l'idée rejoint son incarnation, où la forme et le contenu, le libre arbitre personnel de l'artiste et la prédestination collective du style fusionnent dans une unité inexprimable autrement que par l'œuvre d'art elle-même. La stylisation diffère du style en cela précisément qu'elle cherche à remédier à sa décomposition rationnelle en recomposant par des procédés tout aussi rationnels son unité perdue.

De même, l'absence de vie, de chaleur humaine, la déshumanisation de l'art n'est que le résultat de la victoire du calcul et de la logique sur les puissances proprement créatrices de l'âme. Tout se tient dans le lent processus de dissolution, dont il faut chercher les origines plus loin encore, sans doute, que dans le rationalisme militant du « siècle des lumières ». Les symptômes du grand mal sont apparues sous plusieurs formes et dans plusieurs domaines à la fois; il n'était pas facile au début de reconnaître ce qui les rattachait les uns aux autres; mais voici que leur convergence doit devenir claire pour chacun. On observe partout la carence de l'humain, la perte du style; partout, non pas seulement dans le domaine de la « poésie pure », on constate un curieux amincissement, allant jusqu'à l'usure, de l'étoffe même, du tissu de l'œuvre d'art. Toujours plus fin, toujours plus ténu — il menace de rompre à tout moment. Et déjà, par endroits, il semble que l'on aperçoit la déchirure.

Depuis une centaine d'années, l'ensemble de la peinture européenne présente une particularité fort significative. Dès que nous comparons ses grands maîtres avec n'importe lequel des artistes du passé qui leur ont servi d'exemple ou dont le style personnel ressemble le plus au leur, il nous faut constater que ce qui les rapproche diffère d'un cas à l'autre, tandis que ce qui les distingue est analogue dans tous les cas. Delacroix s'inspire de Rubens et de Véronèse, mais il s'en sépare en cela même, en quoi Ingres, passionné de l'art classique de l'Italie se sépare de Raphaël. Les impressionnistes du siècle dernier diffèrent de leurs précurseurs, les impressionnistes du XVII^e siècle, exactement comme un peintre au sens décoratif aigu, un Gauguin, diffère des grands décorateurs de la Renaissance, ou le *Bon Samaritain* de Van Gogh du *Bon Samaritain* de Rembrandt. On a l'impression que tout, dans les tableaux de cette époque entière, est exécuté avec plus de finesse, d'acuité intellectuelle que jamais, avec plus d'esprit, dirait-on, et comme du bout des doigts, sans qu'il soit besoin de pétrir à pleine main la matière picturale et la pâte humaine, et que tout est destiné de même à être perçu exclusivement par la surface hypersensible du système nerveux, par des antennes extrêmement différenciées de l'âme. La vieille peinture s'adressait à notre être total, captait simultanément toutes nos facultés; la nouvelle s'adresse à une réceptivité spécialisée ne percevant que des qualités esthétiques discontinues, détachées de l'ensemble de l'œuvre et qui ne fusionnent pas dans une contemplation totale. Les maîtres de l'école de Barbizon et, à plus forte raison, les impressionnistes s'efforçaient de représenter le monde visuel; Claude Lorrain ou Ruysdael avaient cherché à rendre le monde tout court, avec tout ce qu'il comporte d'implications humaines. Déjà Ingres et Delacroix substituent à la plénitude organique d'un Raphaël et d'un Rubens quelque chose comme une synthèse artificielle des éléments dissociés de leur œuvre. Manet commence par imiter le plus intellectualiste des maîtres anciens, Vélasquez, et le surpasse d'emblée en intellectualisme. Il y a dans les dessins de Degas et de Van Gogh une spiritualité plus immédiate, plus rapide peut-être et qui, de ce fait, paraît plus intense que celle de Rembrandt; mais, chez le premier, elle se manifeste exclusivement dans l'acuité de la vision, chez le second dans l'exaspération de la vie affective, tandis que chez Rembrandt elle est partout, dans chaque recoin de son œuvre et de sa nature. Pour les artistes contemporains, l'esprit c'est la négation de l'âme et de la chair; pour lui, c'est la puissance de l'incarnation totale. Comme tous les grands peintres de la vieille Europe, lui, le plus grand de tous, est présent tout entier dans chacune de ses créations. Chez lui, pas d'idée sans réalisation, pas de conscience sans être. Ce n'est que le XIX^e siècle qui a appris à se passer de l'être, à lui substituer la conscience désincarnée.

Le développement en ces matières commence avec Goya, peut-être plus tôt; il n'est pas achevé encore. On peut le comparer à l'évolution des langues européennes modernes (de l'anglais, en premier lieu) vers une simplification extrême des formes grammaticales, tendant à substituer à l'ancienne morphologie complexe, à l'ancienne syntaxe harmonique ou expressive, un langage se basant sur un « code » purement conventionnel, comprenant un certain nombre de formules brèves, adaptées strictement à leur destination pratique. Déjà, la peinture de notre siècle diffère presque autant, sous ce rapport, de celle du siècle dernier, que le système pictural des impressionnistes diffère de celui d'un Vélasquez ou d'un Franz Hals. Derain et Segonzac s'éloignent beaucoup plus de l'objet concret que ne pouvait le faire un Courbet; Matisse est plus calculateur que Manet, plus exclusivement intellectuel et visuel que n'importe lequel de ses prédécesseurs immédiats ou lointains; et même les coups de pinceau les plus charnus de Vlaminck ont quelque chose d'abstrait quand on les compare aux teintes, pourtant si aériennes, de Corot. Chez Picasso et dans son école, le tableau est définitivement conçu comme un problème d'algèbre qu'on se plaît à résoudre à l'aide de volumes et de couleurs. Cézanne, le premier, avait su comprendre le danger de mécanisation que présentait la technique et l'esthétique impressionnistes; il exigeait de son art cette même plénitude vivante qui manquait à son époque et qui, plus encore, manque à la nôtre. Mais Cézanne est resté incompris: de son édifice, on n'a imité que l'échafaudage, on a pris l'architecte qu'il était pour un ingénieur, et en combinant des procédés arbitrairement détachés de son œuvre avec d'autres, que l'on avait extraits de l'œuvre de Seurat, on a fondé le cubisme et les autres systèmes formalistes et constructivistes de ce temps; on a voulu réduire l'art à l'essence de l'art, ce qui ne pouvait résulter qu'en la destruction de son intégrité première. Même les courants hostiles à la peinture abstraite, comme l'expressionnisme, qui ne lui est pas postérieur mais contemporain, ou le nouvel objectivisme (*neue Sachlichkeit*) allemand et italien, avec leur recherche du document pur dans le domaine psychique ou autre, ne sont pas sans témoigner d'une parenté secrète avec celle-ci. Quand l'œuvre d'art menace de se décomposer, il importe peu que ce soit la formule vide qui nous reste entre les mains ou bien le contenu informe; et dans ce dernier cas il est bien égal que l'on substitue au tableau la matière de tel complexe subconscient ou un simple morceau de réalité extérieure. Quoi que l'on fasse, il est clair que des réflexes esthétiques peuvent exister et se prêter à une adroite exploitation même dans un climat où l'art étouffe et s'étirole.

* * *

Les destinées des arts convergent en une seule destinée. Comment ne pas se souvenir de ce tableau de Courbet, dans la vitrine d'un célèbre marchand parisien, qui pendant des années n'arrivait pas à le vendre? Comment ne pas penser aux très modestes pièces pour piano de Schubert et de Brahms que beaucoup d'entre nous ont connues, enfants? On voyait sur le tableau une plage, la mer et le ciel, des pierres, du sable, un talus herbeux et deux curieuses figures enfantines qui semblaient être nées pour regarder cette mer, pour habiter cette plage. Aucune « littérature » dans tout cela, mais on y buvait mystérieusement « le lait de la tendresse humaine ». Aucune « littérature » dans Brahms et dans Schubert, et cependant chaque cadence y est comme réchauffée par un souffle vivant; ce ne sont pas seulement notre goût, nos facultés musicales, c'est notre âme tout entière qui nous dit: « Tais-toi, écoute. » Ce n'est pas telle vibration de la matière sonore et colorée qui dans ces œuvres-là est devenue de l'art, ce n'est

pas la « réalité », c'est la vie même. Combien froides sembleront à côté de cela, à côté de tout l'art ancien, les brillantes inventions de la peinture et de la musique modernes! Dans la musique, la dissolution rationaliste s'est manifestée plus tard, mais sous une forme plus aiguë encore qu'ailleurs. Ce n'est pas en vertu d'un hasard que la mélodie, âme et symbole de la musique, est aussi (comme l'a vu, dès sa première œuvre, Henri Bergson) la meilleure image de la continuité vivante, de la durée réelle, de l'indivisible unité qui croît et se développe dans le temps. Goethe, dont le goût musical était assez étroit et qui a laissé néanmoins certains aperçus sur la musique dont on n'a pas encore égalé la profondeur, a prononcé un jour, devant Eckermann, ces paroles irritées: « *Composition*, que le mot est vil! Nous le devons aux Français, et nous devrions nous en débarrasser le plus vite possible. Comment peut-on dire que Mozart a composé « Don Juan »? *Composition*, comme s'il s'agissait d'une tarte ou d'un petit-four cuisiné avec un mélange de farine, d'œufs et de sucre! » L'expression, malgré Goethe, s'est maintenue dans toutes les langues européennes, mais n'avait-il pas raison de s'insurger contre l'idée de discontinuité, de juxtaposition inhérente au sens étymologique du mot, convenant bien mieux dans son acception littéraire aux arts de l'espace qu'à ceux du temps, et qui d'ailleurs était contraire à sa conception organique de toute œuvre d'art, de toute action créatrice? Un compositeur ne prépare pas sa musique à l'aide de sons ou d'harmonies juxtaposées; il la crée en partant de certains ensembles déjà assez complexes qu'il cherche à intégrer dans un tout indivisible, image de l'intégrité mouvante de son âme. L'unité irrationnelle, supra-logique de la mélodie est un modèle valable pour tous les arts, et en ce sens Schopenhauer avait raison de penser que tous les arts aspirent à l'état de la musique. En tout cas, cette unité, cette continuité une fois détruite, la création artistique est mortellement frappée.

Jusqu'à ces dernières années, la création musicale suivait la loi intérieure d'un style formé par le travail accumulé de plusieurs siècles et aussi différent de celui de la musique grecque ou chinoise qu'une cathédrale gothique est différente des temples de Paestum. La grammaire de ce style est enseignée aujourd'hui encore dans l'ensemble des Conservatoires d'Europe et d'Amérique, mais elle l'est de plus en plus en tant que grammaire d'une langue morte, qu'il semble utile ou même indispensable d'étudier, mais dont on ne se sert plus dans la vie de tous les jours. Et même si les musiciens modernes l'utilisent, c'est sur le même plan que n'importe quel autre système stylistique révélé par l'histoire de la musique. Ils y choisissent de préférence un stade suffisamment éloigné dans le temps et dont ils construisent artificiellement le style particulier, car le style vivant, comme un organisme vivant, ne connaît pas d'arrêts dans son développement. Nos contemporains retournent à Bach ou à Mozart tout comme les écrivains du Bas-Empire revenaient à Virgile ou à Cicéron: par amour d'une langue qui n'est plus tout à fait la leur. La stylisation en musique est tout aussi possible et tout aussi répandue aujourd'hui que dans les autres arts. Comme ailleurs, elle y témoigne non d'un changement de style, mais de l'absence de tout style, ce qui permet au musicien de former sa manière propre par un assemblage inorganique de procédés empruntés aux styles du passé ou aux différents styles exotiques (musique d'Extrême-Orient, musique nègre). Tout comme en architecture, en peinture, en poésie, la carence du style signifie en même temps dessèchement du contenu humain, abondance de formules vides, désagrégation du tissu vital de l'œuvre d'art. Ce qui se décompose, se perd ainsi, ce n'est pas un revêtement extérieur, c'est le cœur même de la musique.

Ici encore Goethe a su voir le plus profondément. « Dans la musique, écrit-il, la dignité de l'art atteint sa plénitude, car il

n'y a pas en elle de matériaux subsidiaires, dont finalement il aurait fallu faire abstraction. Elle est toute entière forme et contenu; elle a la faculté d'élever et d'ennobler tout ce qu'elle exprime ». Telle était la musique dans sa puissance et sa gloire; mais déjà, au siècle dernier, on a voulu de plus en plus y faire tenir des matériaux d'origine littéraire, ce qui déclencha d'autre part la réaction marquée de bonne heure par Hanslick, et qui aboutissait chez lui déjà à la négation du contenu et non seulement du sujet ou du programme, c'est-à-dire à un formalisme aussi faux et aussi dangereux que pouvaient l'être tous les abus d'une musique cherchant les associations extra-musicales et les harmonies imitatives. L'incapacité de distinguer — comme le faisait Goethe — le contenu spirituel (*Gehalt*), intraduisible en paroles, du contenu matériel (*Inhalt* ou *Stoff*) est un trait caractéristique des discussions musicales encore toutes récentes. Le rôle de l'imitation, de l'illustration est en musique, naturellement, fort limité; Goethe le savait; il savait que la musique n'a besoin d'aucune matière, d'aucun objet extérieurs, mais il n'en a pas conclu qu'elle ne doit rien exprimer de l'âme humaine, ne doit rien signifier dans le monde spirituel: ce qu'elle exprime, dans un langage qui n'appartient qu'à elle, c'est cela son contenu. Il est vrai que celui-ci se matérialisait de plus en plus au cours du siècle dernier, devenait « humain, trop humain » (c'est-à-dire rien qu'humain), trop sentimental ou sensuel, trop éloigné de la vraie spiritualité. On l'a déploré, comme de raison, mais ce n'était pas y remédier que rejeter tout à fait le contenu, quel qu'il soit, en oubliant que cela signifie au fond rejeter aussi la forme, car la forme sans contenu n'existe pas: il n'y a que des formules où le contenu est remplacé par une signification rationnelle, comme celles dont on fait usage dans la jurisprudence ou les mathématiques. Les formalistes, les adeptes d'une musique chimiquement pure, ne remplacent pas un contenu par un autre (ce qui se produit dans tout changement de style), mais substituent à la forme la formule, et détruisent par là l'unité, la continuité supérieures à toute logique; ils *composent*, dans le sens littéral du mot, et, au lieu de créer, combinent dans un schéma mécanique des particules mortes, tirées de la création d'autrui.

La fragmentation de la durée sonore se fait sentir nettement pour la première fois dans la musique de Debussy et de ses disciples. A la place de la masse en fusion, dont les articulations rythmiques soulignent et n'empêchent point l'écoulement dense et régulier; il y a chez eux des îlots musicaux surgissant l'un après l'autre sur un fond coloré, plus ou moins constant, et que l'on peut comparer à l'arrière-plan d'un tableau ou à la toile de fond sur laquelle se détachent les figures et les arabesques d'un ballet que presque toujours, d'ailleurs, cette musique implique et suggère. La mosaïque impressionniste de Debussy s'oriente chez Ravel vers la tradition classique (il y a entre les deux maîtres à peu près la même relation que dans la poésie entre Mallarmé et Valéry), mais pour Ravel, comme pour Debussy, l'œuvre musicale est essentiellement une succession de sonorités valables en elles-mêmes et coordonnées surtout par le coloris général, par l'impression d'ensemble qui s'en dégage. L'école tout entière correspond du reste à une réaction contre la musique pseudo-émotionnelle des épigones de Wagner et en a provoqué elle-même une autre contre son propre culte de la sensation (à la place du sentiment), contre le chatouillement de l'ouïe par des préciosités de l'harmonie et de l'orchestration, ou, comme chez le jeune Stravinsky, par les saccades inattendues du rythme. Cette seconde réaction, contrairement à ce qu'on en pouvait attendre, n'a pas mis fin à la gastronomie musicale, cherchant avec une avidité croissante les délices non pas même de l'oreille, mais, à l'instar de la musique nègre, ceux du « sens vibratoire » dont ne sont pas dépourvus les sourds et qu'a découvert récemment

le physiologiste allemand David Katz. La simplification violente du langage musical à laquelle on se voit acculé depuis quelques années s'inspire le plus souvent ou bien d'un classicisme factice et de telle autre stylisation savante, ou bien (comme chez un Kurt Weill) d'une tendance qui ressemble fort à l'envie que ressent parfois un gastronome repu de goûter aux nourritures les plus grossières. Le déclin rapide de la culture musicale, dû à la propagation de ce qu'il faut appeler pour plus d'une raison la musique mécanique, favorise la transformation de l'art musical en une industrie ayant pour tâche de fournir des divertissements appropriés pour restaurants, boîtes de nuit, bals, cinémas, appartements bourgeois et prolétariens, de façon à justifier le développement sémantique que le mot *music* a pris aux Etats-Unis, où déjà il ne signifie souvent rien d'autre qu'amusement, drôlerie. Quant à la vraie musique, impuissante à bâillonner le haut-parleur universel, elle ne peut que se réfugier dans de nouvelles catacombes en cherchant à y expier ses vanités transitoires et à retrouver, avec son essence éternelle, les voix de l'humilité, de la foi et de la prière.

V

Nulla idée ne fut plus répandue au siècle dernier que celle de l'assujétissement de la nature par le génie humain à l'aide du progrès social, technique et scientifique. Elle a même conservé jusqu'à ce jour un grand nombre de fidèles (dont la qualité intellectuelle est du reste en baisse depuis longtemps), et cela malgré sa réduction à l'absurde par l'expérience communiste en Russie qui a montré que l'assujétissement de la nature exige entre autres une subjugation progressive de la nature humaine, une déformation, une dislocation de l'homme, avec au bout sa mort — physique ou spirituelle. Que l'homme est le souverain de la nature, on peut l'admettre, tout en niant qu'il lui soit naturel d'être son bourreau; que l'homme est le maître de sa propre destinée, il faut le croire, sans lui concéder pour cela le droit de se maltraiter, d'abuser de sa propre puissance. L'homme du siècle passé traitait avec les plus grands égards les mots *organiser*, *organisation*, quitte à ignorer entièrement, dans les actes inspirés par ces paroles, les besoins les plus élémentaires de l'organisme vivant, de sorte que la nature de ces actes est bien mieux exprimée par le verbe italien *sistemare* qui jouit depuis peu d'une grande vogue en Italie et possède du moins le mérite d'être entièrement sincère. Les organisateurs de l'état, de la vie économique et sociale, de la vie tout court et de la création humaine qui en est inséparable, sauf de rares exceptions, ne faisaient depuis cent cinquante ans que violenter cette vie, lui imposer un système mort, un ordre contraire à ses lois, une « organisation » profondément inorganique. On aurait dû pouvoir comparer la nature à un jardin et la domination de l'homme à celle d'un jardinier diligent et magnanime, mais voici qu'au lieu d'émonder les arbres et d'arroser les fleurs, ce jardinier, saisi d'une fureur qu'il croit être la raison même, les coupe et les arrache, recouvre la terre d'une épaisse couche de béton armé et s'adonne ensuite sur ce beau sol dur et uni à des exercices savamment combinés en vue de le transformer lui-même en un automate indéfiniment perfectionnable. Dans ce jardin l'art florissait; il ne fleurira point sur du béton.

L'un des paradoxes de la création artistique (et la raison ne manquera pas de trouver paradoxal le domaine entier de l'art) consiste en ce que, tout en étant une des tâches essentielles de l'homme sur cette terre, elle n'est pas une activité dont il puisse disposer en maître absolu. Son œuvre, l'artiste la fait pousser en soi, mais il ne peut la fabriquer sans un germe vivant, avec des matériaux achetés sur le marché. Pour créer, il faut avoir reçu un don et il faut en plus avoir la faculté de se donner,

L'art est dans l'homme, mais pour le trouver en soit il faut que l'homme tout entier sache se transfuser dans son œuvre. Il y a toujours dans l'œuvre d'art des choses qui ne faisaient que sommeiller indistinctement dans l'âme de l'artiste, qui restaient inconnues, cachées. Plus grande est l'œuvre, et plus elle recèle de richesses insoupçonnées de son auteur, et cependant ces richesses ne s'y trouvent que parce qu'il n'a rien retenu pour soi, que parce qu'il s'est donné corps et âme à l'œuvre. Le créateur se distingue par cela du simple travailleur qu'il donne non pas dans la mesure, mais au-dessus de sa force; seulement, s'il ne donne pas tout, il ne lui sera pas permis d'accomplir cet *au-dessus*. L'artiste mettra dans son œuvre son âme et avec elle l'âme de son âme, à lui-même cachée; sans cela il n'y aura pas d'art, et ne sera pas consommé le mystère de la création. A l'encontre de ce que peuvent penser les gens pratiques, seul est nécessaire et profitable à l'homme l'art qu'il sert et non pas l'art qu'il peut avoir à son service. C'est, pour l'homme, contre-signer sa propre déchéance que de se contenter d'un art déchu, servile, réduit à ne considérer que l'utilité et l'élever avec soi au-dessus de la condition humaine.

Du moment où avait disparu l'unité préétablie du style et où fut oubliée cette communauté du service divin à travers l'art, qui aux siècles passés pouvait illuminer les plus sombres recoins de l'existence, l'artiste se mit en devoir de subvenir aux besoins esthétiques, moraux, voire religieux de l'homme, tels qu'on pouvait les concevoir dans l'abstrait, tels que les révélait l'analyse *a posteriori* de la raison, ce qui l'amena à les satisfaire par des moyens de plus en plus mécaniques. L'œuvre de l'architecte, ayant cessé de se vêtir des défroques de la cathédrale et du palais des temps anciens, se résigne à n'être qu'une machine à habiter ou une machine appropriée à tel autre usage pratique. La création musicale qui pendant si longtemps a conservé sa fière indépendance — l'indépendance que seule peut donner à l'artiste la conviction de servir quelque chose de plus élevé que lui-même — se contraint, elle aussi, à faciliter la digestion du bourgeois repu ou à réchauffer l'enthousiasme du travail dans un troupeau de prolétaires endoctrinés. Le document « objectif » et l'expérience de laboratoire triomphent dans les lettres et les arts pour autant que ces derniers se mêlent de représenter le monde. Ou bien l'artiste fait usage de procédés dûment emmagasinés, comme le joueur d'échecs de ses ruses stratégiques, et substitue à l'art la connaissance de ses possibilités; ou bien il se décide à flatter tout simplement la curiosité plus ou moins vaine du public, qui s'adresse cette fois non aux choses de l'art, mais à celles de la vie, entre autres de la vie intérieure de l'artiste, dont c'est la tâche désormais de fournir au lecteur ou au spectateur des matériaux facilement assimilables appartenant au domaine de l'économie politique, de la psycho-pathologie sexuelle ou de toute autre science. A première vue on pourrait penser que cette servitude de l'art, sa position humiliée en face des hommes ou de cette idole qu'est l'humanité abstraite, y place du moins l'homme au premier plan, lui donne le rôle qui lui revenait dans l'art grec où il était en effet « la mesure de toutes choses ». En réalité, c'est le contraire qui se produit. L'art dont l'homme dispose absolument, qui n'a plus de secrets pour lui et ne reflète rien en dehors de son goût et de sa raison, un tel art est précisément un art sans l'homme, un art qui ne sait ni l'exprimer, ni même le représenter. La personnalité humaine, un portrait du Titien ou de Rembrandt en donnait une image bien plus fidèle que ne saurait le faire une photographie ou un portrait à la mode d'aujourd'hui, obtenu par une espèce de vivisection artistique. Sur les tréteaux de Shakespeare des hommes vivaient; la scène d'aujourd'hui est le séjour des ombres; et cela malgré le recours constant à une documentation psychologique tirée des manuels

les plus modernes et à des méthodes de stylisation redoutablement parfaites. L'art des grandes époques exprimait l'homme total précisément parce qu'alors il n'était pas exclusivement préoccupé de soi-même, ne contemplait pas son moi avec cette morne fixité, mais se tournait tout entier sinon vers le Créateur, du moins vers la création, dans son indicible unité, vers ce quelque chose de plus vaste que lui, qui vivait en lui et qui lui donnait la vie. L'art qui ne voit rien au delà et au-dessus de l'homme, à cet art, inévitablement, c'est l'homme qui fera un jour défaut.

La création artistique avait son point de départ autrefois dans l'être humain un et indivisible — corps, âme et esprit — communiquant par le plus profond de soi-même avec les puissances surhumaines, surnaturelles de l'univers; le style était le témoignage et la garantie de cette unité à la fois personnelle et transcendant la vie de la personne. Le même processus de dissolution rationaliste de la culture, qui avait abouti à la destruction du style et de la communion spirituelle dont il était l'image visible, empêche de plus en plus l'homme de se donner intégralement à sa propre activité créatrice. De plus en plus, dans la création d'une statue ou d'un tableau, d'une œuvre poétique et musicale, comme dans le processus d'aperception dont ils sont l'objet, seules prennent part les facultés esthétiques dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire des facultés hautement spécialisées auxquelles ne se laissait jamais réduire dans les temps passés ni la création artistique, ni la jouissance que pouvait procurer une œuvre d'art. L'art allait d'homme à homme, de l'âme à l'âme; il ne s'adresse aujourd'hui qu'à la sensibilité ou à la raison. L'impressionnisme, dans tous les domaines de l'art, était déjà avant tout un sensualisme, et qui au surplus laissait nettement transparaître son arrière-fonds intellectualiste. Ce qui est venu après lui ou bien « tape sur les nerfs » avec des moyens plus violents que jamais, ou bien aboutit à un divertissement cérébral semblable à celui que proposent les mots croisés suffisamment difficiles. Quoi d'étonnant s'il y manque l'image de l'homme, qui tout au plus y est exploitée, comme d'autres matériaux, en vue de certains exercices abstraits! Déjà, pour l'impressionniste conséquent, il devait être bien égal qu'un rayon de soleil se reflêtât dans des yeux humains ou dans une flaque d'eau, et encore moins peuvent intéresser l'artiste moderne les éléments dont il fait usage dans une construction schématique qui se passe de tout objet, dans le mécanisme qu'il invente afin de provoquer certaines réactions prévisibles du système nerveux. Ce qu'il produit, est-ce encore de l'art? Nous répondrons que c'est de l'art, dans la mesure où son ouvrage n'est pas encore tout à fait devenu ce qu'il tend nettement à devenir demain. Reconnaissons que, même en devenant ce quelque chose de nouveau, il conservera certains éléments de l'art, pourra satisfaire les besoins presque physiologiques du goût, du sens esthétique. C'est en cela qu'il servira l'homme, au lieu de servir avec lui le principe divin de l'univers, au lieu d'être une louange très haute, une action de grâce perpétuelle. L'art assujéti, l'art servile rejettera facilement tout l'inutile, le faux, tout l'artistique — entre guillemets ou muni du signe négatif — dont le siècle passé était si riche; mais ceci ne suffira pas pour lui assurer le signe positif, pour faire de lui un art dans la pleine acception du mot, c'est-à-dire un art qui est création avant d'être une maîtrise et une technique. L'hygiène, les désinfectants, les procédés aseptiques sont des choses utiles, mais qui donc en a jamais attendu une naissance ou une résurrection?

* * *

Cette espèce de trahison envers les puissances créatrices de l'art ne pouvait pas ne pas déclencher une réaction, une révolte

de la conscience artistique. Malheureusement, la production utilitaire assaisonnée de rudiments esthétiques, que l'on s'efforce de substituer à l'art, est en elle-même capable de satisfaire entièrement l'esprit des masses, et il n'est pas facile de lutter contre ce que l'épicier du coin, de tout le poids de son bon sens, approuve, et ce dont n'importe quel article de journal démontrera en quarante lignes l'évidente utilité. Il est à peu près impossible d'extirper chez l'homme un certain désir de bien-être esthétique, mais avec un peu de patience on arrive à tuer l'instinct de création. Dès aujourd'hui, toute révolte, consciente ou non, contre les succédanés de l'art dont on nourrit de plus en plus la foule, aboutit pour l'artiste à une solitude d'autant plus grande, que les survivances d'un style commun, d'une saine tradition de son art se raréfient et s'affaiblissent. Hors de cette tradition, tous les grands maîtres du siècle dernier étaient déjà des solitaires et des insurgés. Il est vrai que les expressionnistes allemands, les surréalistes français et plusieurs autres groupements dans divers pays ont organisé des mouvements d'ensemble, mais ceci ne change rien à la solitude intérieure de chacun de ceux qui ont pris part à ces mouvements. Même quand un artiste réussit à trouver dans l'art du passé une tradition qui lui convient, une tradition pour ainsi dire privée, cela ne suffit pas à le libérer de la solitude, et l'apprentissage arbitraire chez les maîtres anciens menace toujours de se transformer en une simple imitation ne donnant aucune nourriture aux facultés créatrices de l'âme. Une telle imitation ne diffère point intérieurement de la poursuite consciente de l'originalité, de la tendance à se singulariser artificiellement, à s'inventer soi-même. Il faut ne ressembler à personne et laisser tous les autres derrière soi, telle est l'exigence que l'artiste se pose et que lui posent ceux qui consentent encore à s'intéresser à son art. Cet artiste-là peut bien savoir que l'art n'est pas un alliage raisonnable du plaisant avec l'utile, il peut y voir l'incarnation d'une réalité spirituelle : son malheur est d'être condamné à réduire cette réalité à son moi et

par conséquent de ne pas pouvoir lui trouver la forme définitive, la chair nécessaire à son incarnation. Il ne fait que sculpter dans la pierre ou déverser sur la toile les matériaux bruts de sa conscience ou de son inconscient; il a soif de l'art, mais pour le réaliser il ne peut accomplir l'acte nécessaire qui est de se détacher de soi-même. Bien entendu, l'artiste a toujours cherché ce qui lui appartenait en propre, ce qui ne pouvait être accessible qu'à lui, mais il le cherchait moins en soi qu'au delà de soi, et c'est pourquoi ces recherches n'aboutissaient pas à une aussi complète séparation entre son bien et le bien d'autrui. C'est parce qu'il lui a manqué — selon la remarque pénétrante de Marcel Raymond à propos des surréalistes — « un dévouement à quelque chose de plus intérieur que le moi » que l'artiste se voit aujourd'hui séparé à un tel point du reste des hommes. Il y a d'un côté ce qui lui appartient et ce qui de plus en plus devient insaisissable; il y a de l'autre côté le non-art impersonnel, universel, accessible à tout le monde, évident jusqu'à la nausée, impossible à fuir.

La destinée de l'art et celle du monde contemporain ne sont qu'une seule destinée. De part et d'autre, la masse compacte de l'utilitaire et du rationnel, ayant établi son empire sur les foules humaines, menace d'écraser la personnalité, qui n'a peut-être pas encore trahi l'esprit, mais qui, dans sa solitude, dans son erreur — erreur non de l'intellect seulement, mais de l'être tout entier — est en train de perdre le seul chemin qui pouvait la mener vers son incarnation complète dans l'œuvre d'art. « La première condition nécessaire — a dit Baudelaire — pour faire un art sain est la croyance à l'unité intégrale. » C'est cette unité qui est perdue, c'est elle qu'il est nécessaire de retrouver. Seule peut sauver l'art et la culture une force capable de spiritualiser la masse et d'unir à nouveau les âmes atomisées en donnant un sens à leur activité créatrice. Une telle force, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifestait, on l'a toujours appelée religion.

WLADIMIR WEIDLÉ.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« La Geste des Martyrs »

Le titre trouvé par le R. P. HANOZIN, jésuite de la maison de Louvain, pour ce poème épique en prose composé de trente-deux chants à la gloire d'autant de héros du cycle chrétien. Il en faut écarter d'ailleurs la notion de légende, car c'est la veine vierge qui coule ici, les textes historiques qui ont précédé les légendes. C'est, pour me servir des termes mêmes de l'auteur, en une galerie de tableaux l'*histoire authentique des martyrs aux trois premiers siècles*.

Quel torrent de sang répandu pour le Christ et se mêlant au sien! Mais aussi quel torrent de gloire, de beauté, de fierté!

Si vous sentez au cœur un immense dégoût à la vue de l'universelle platitude dans laquelle s'enlise le monde des affaires qui prostitue le nom de héros aux grands manieurs d'argent, fussent-ils des forbans; si votre cœur se soulève de nausée en

face du monde des plaisirs qui se vautre avec délices dans la fange du matérialisme le plus épais; si vous avez soif de la vraie grandeur, de la vraie beauté, de la vraie splendeur, je vous en prie, *tolle, lege*, prenez, lisez ce livre, l'épopée des martyrs qui vous transportera dans le monde où l'esprit a vaincu la chair, où l'âme enivrée de Dieu s'est jouée de tous les supplices, où des enfants et des jeunes filles ont chanté l'amour du Christ parmi les flammes dévorantes des bûchers, sur les lames brûlantes des chaises de feu, devant la gueule des fauves qui s'apprétaient à déchiqueter leurs os dans l'amphithéâtre.

Quelle sérénité triomphante sur leurs fronts! Quelle pudeur et quelle majesté! Quel rayonnement de la divine beauté du Christ sur leurs membres déchirés, sur leurs manteaux de plaies!

Christ! Ils t'ont payé comme ils l'ont pu, leur passion pour ta passion, leur sang pour ton sang, leur amour pour ton amour. Non, à vrai dire, c'est Toi qui souffrais dans tes membres, et qui, en eux, triomphais avec cette magnanimité.

Et voici l'incomparable valeur de cette Geste du Christ par ses martyrs : les récits que contient ce livre ont passé au creuset de la critique, s'y sont dégagés des légendes parasites et nous sont livrés à l'état pur.

Soucieux avant tout, dit le R. P. Hanozin dans sa préface, de retrouver au delà des légendes les récits primitifs des *Passions* et des *Actes*, il a impitoyablement écarté « certains grands martyrs des premiers siècles », même Cécile, même Agnès — et j'avoue ma pénible déception — non pas, assurément, que le docte épurateur qui n'est pas un dénicheur de saints doute de leur existence ou suspecte leur héroïsme, mais « parce que leur histoire s'amplifia si vite qu'elle se confond maintenant avec leur épopée ». L'admiration qui volontiers brode et amplifie, surexcitée par la célébrité, aurait fait tort à la vérité historique. Ce scrupule part d'un bon naturel, mais il me semble que la critique s'exerçant sur les Actes primitifs de ces glorieux témoins du Christ, si populaires à Rome, universellement connus, aurait pu, si elle ne l'a pas fait déjà — je pense à la sainte Cécile de dom Guiranger, à la sainte Agnès du R. P. Jubaru — nous restituer leur véridique image.

On conçoit d'ailleurs, d'un certain point de vue, que la préférence du savant auteur aille aux martyrs obscurs « à l'officier subalterne, au jardinier, au petit commerçant torturés pour l'amour de leur Dieu au fond d'une province romaine » parce que l'imagination n'a pas travaillé sur les procès-verbaux des tribunaux ou les simples récits des amis. C'est le primitif, l'anté-légitime, vierge de tout arrangement et de toute déformation, que l'auteur a recherché, c'est le tuf sur lequel il a bâti. Et, que les poètes ne s'en alarment pas, la beauté n'y a rien perdu, au contraire, le patient rassembleur de ces relations se flatte « d'avoir trouvé » en recherchant la seule vérité historique, une beauté supérieure à la splendeur des épopées. Il confirme ainsi son sentiment : « La simplicité des récits et leur intensité de vie, l'absence de merveilleux facile, la rareté des supplices extravagants, en même temps que la variété des scènes et des personnages, tout concourt non seulement à soutenir l'intérêt, mais encore à accentuer la note de sincérité de ces vieux documents ». Si cette appréciation générale ne vous suffit pas, lecteur pointilleux, pour faire crédit au rapporteur des faits, si vous êtes avide de preuves scientifiques détaillées, vous admettrez que la Geste ne pouvait s'avancer sur ces béquilles et l'on vous renvoie pour le surplus aux savants ouvrages du R. P. H. Delehaye, spécialement au livre que la sévère censure n'a pas même effleuré : *La Passion des martyrs et les Genres littéraires*. « Les lecteurs y trouveront — qu'on nous pardonne notre outrecuidance à louer un grand nom — (soyez assuré du pardon) en même temps que la plus solide érudition, une analyse des documents capable de satisfaire les esprits les plus exigeants. »

L'ouvrage du modeste P. Pierre Hanozin se différencie donc de la collection *Les Martyrs* de dom H. LECLERCQ, cette vaste compilation où sont traduites toutes les relations, les authentiques et les légendaires, sur la mort des martyrs du I^{er} siècle à nos jours. Il ne diffère pas moins de l'intéressant volume de M. PAUL MONCEAU, *La Vraie Légende dorée*, qui s'est borné à la cueillette de quinze actes ou passions si exclusive qu'elle a même éliminé l'admirable récit du martyr de Pionus. Notre auteur a vu plus large : il entend conserver tout ce qu'une sage critique, et non pas l'hypercritique, lui permet de retenir. *Traduttore, traditore* ne se vérifie pas dans le cas présent : le R. P. Pierre Hanozin nous restitue aussi parfaitement que possible, sans paraphrase ni altération, la simplicité épique des *Passions* et l'éloquente sécheresse des Actes proconsulaires. Je lui donne volontiers l'assurance que ces vieux récits en passant par sa plume sont restés exaltants et pathétiques, ils respirent les parfums salubres et pénétrants de l'antiquité chrétienne.

* * *

Je crois intéresser mes lecteurs par la sèche énumération des tableaux de la galerie avant de les arrêter devant ceux qui ont spécialement retenu mon attention.

Sous Antonin (138-161) : un vieil évêque, *Polycarpe* et deux apôtres, *Ptolémée* et *Lucius*. Sous Marc-Aurèle (161-180) : un philosophe et ses disciples, *Justin* et ses compagnons, *les martyrs de Lyon*. Sous Commode (180-192) : une communauté africaine : les martyrs scilitains, un sage : *Apollonius*. Sous Septime-Sévère (193-211) : une grande dame et une esclave : *Perpétue* et *Félicité*; une jeune fille et son bourreau : *Potamienne* et *Basilide*. Sous Dèce (250-253), un type de prêtre : *Pionius*; un petit commerçant : *Maximus*; l'Appel au martyr : *Carpus*, *Pappus* et *Agathonice*. Sous Valérien (253-260), sur la route de Mappala en vue de Carthage : *Cyprien*; un jardinier : *Conon*; en exemple à l'Eglise : *Marien* et *Jacques*; la vie dans les prisons : *Montanus*, *Lucius* et leurs compagnons; sur le bûcher : *Fructuosus* et ses compagnons.

Pendant la paix, le choix d'un soldat : *Marinus*. Sous Dioclétien et Maximien (283-305), un conscript réfractaire : *Maximilien*; un officier : *Marcel*; un vétéran : *Jules*; un défenseur des Evangiles : *Félix*; la folie de la croix : *Claudius*, *Asterius* et leurs compagnons; trois jeunes sœurs : *Agapé*, *Irène* et *Chionia*; un martyr volontaire : *Euplus*; un jeune évêque : *Irénée*; une patricienne : *Crispine*.

Sous Galère, Maximin et Licinius (305-323), un évêque et un officier : *Phléas* et *Philorome*; à vingt ans : *Apphianos*, *Edésios*; un beau dimanche : *Théodosie*; une église en petit : *Pamphile* et ses compagnons; leurs dernières volontés; testament des quarante soldats martyrs.

* * *

Comme il apparaît par cette nomenclature, l'héroïsme appartient à tous les âges, à toutes les conditions, cette race immortelle se recrute du haut en bas de l'échelle sociale, des sommets de la hiérarchie aux plus humbles rangs, du trône épiscopal à la boutique du petit commerçant. L'enfance et la vieillesse chenu se rejoignent dans la joyeuse montée vers le calvaire, le patriciat et l'esclavage se confondent dans la phalange sacrée des témoins du Christ par le sang.

Chez tous, une simplicité souriante, exempte de la pose et la fierté sans emphase : voyez l'évêque Polycarpe, ce vieillard de quatre-vingt-six ans que fantassins et cavaliers viennent capturer dans son logis à Smyrne pour l'emmener à l'amphithéâtre. Il aurait pu se soustraire à leur poursuite, il s'offre lui-même; il leur demande une heure de répit pour vaquer à la prière, car sa force vient d'En-Haut, et il leur fait servir un repas copieux pour leur donner la force de le convoyer : au lieu d'une heure d'oraison, il en aura deux. Devant le bûcher où il est condamné à périr, après une sublime prière, il se dévêt et se déchausse lui-même, il demande qu'on lui fasse grâce des chaînes et, simplement lié, il se tient debout, le vieillard, immobile, tandis que les flammes, se dérochant par respect devant ce corps consacré par les onctions, s'arrondissent en voûte comme une voile gonflée par les vents, et il fallut le frapper du glaive. L'horreur du supplice s'évanouit devant cette douce et sereine majesté.

D'où leur venait donc, à ces héros, à ces héroïnes qui volaient à la mort comme à une fête, cette tranquille intrépidité, aux mains des bourreaux qui s'ingéniaient à les torturer avec un acharnement satanique? Etaient-ils donc invulnérables? Non, par nature, mais par grâce : ils étaient revêtus du triple airain, *aes triplex*, d'une foi invincible sur laquelle s'émoissaient les plus effroyables tourments.

Au préfet de Rome, Rusticus, qui, au cours de l'interrogatoire de Justin, le philosophe apologiste, articule cet ultimatum :

« Si vous n'obéissez pas, vous serez châtiés sans pitié », le maître, en son nom et au nom de ses disciples, fait cette péremptoire réponse : « Nous ne demandons pas mieux que de souffrir à cause de Jésus-Christ, pour être sauvés. Ainsi nous serons sûrs de notre salut, quand nous comparaitrons au tribunal du Sauveur, plus terrible que le vôtre, auquel personne n'échappera. »

Voilà la décisive réplique du philosophe et le dernier mot de la sagesse chrétienne. Justin croit dur comme fer à Jésus-Christ, Sauveur et Juge suprême de tous les hommes. Du tribunal de Rome qui le condamne, sa foi inébranlable en appelle au tribunal de Celui qui damnera l'impie et sauvera sa victime. Pas trace de fanatisme ou d'exaltation mystique chez ce grave philosophe : il croit d'une foi totale, absolue, il est ancré sur ce roc, la parole de Dieu, la vérité infaillible, d'où nulle menace ne peut l'arracher.

Lisez, vous ne le pourrez sans frémir, l'authentique récit des martyrs de Lyon ; il y a dans les supplices qui leur furent infligés une telle cruauté qu'elle dépasse l'imagination et ne peut se concevoir que par une inspiration directe de Satan cherchant l'assouvissement de sa haine du Christ sur ses membres. Comment, encore une fois, expliquer l'indomptable patience des saintes victimes meurtries, lacérées, disloquées, brûlées aux endroits les plus sensibles par la rage de leurs tortionnaires, à ce point que l'évêque Pothin en perdait la forme humaine ?

Au dernier jour des combats singuliers, Blandine, frêle et délicate jeune fille, réservée pour le régal suprême, fut amenée derechef avec un jeune garçon de quinze ans, Ponticus.

Nul égard pour la jeunesse de l'enfant, nul respect pour la femme. On les livra à toutes les horreurs, on les fit passer par tout le cycle des supplices. Ponticus endura tout jusqu'à la lie ; bravement, joyeusement il rendit l'âme. Restait Blandine. Elle était radieuse, sous la morsure des fouets, sous la dent des fauves, sous les brûlures du gril. On l'enferma dans un filet à la merci d'un taureau qui la lançait avec fureur en l'air et la relançait, et... elle s'entretenait amoureusement avec le Christ qui lui tendait la couronne. Enfin, elle fut égorgée et elle obtint des païens ce témoignage que jamais chez eux femme n'avait tant et si cruellement souffert.

Comme Justin, comme Apollonius à Rome, comme le prêtre Pionus à Smyrne, comme tous les martyrs, Blandine à Lyon croyait dur comme fer à la parole du Christ : « N'ayez donc pas de crainte devant les hommes dont le pouvoir s'épuise à faire périr le corps. Je vous montrerai, Moi, qui vous devez craindre : c'est uniquement Celui-là qui, après la mort, a le pouvoir de précipiter et le corps et l'âme dans la géhenne éternelle. »

Cette foi imbibait les martyrs jusqu'à la moelle et ils la respiraient, pour ainsi dire, par tous les pores. Le feu des bûchers qui allait consumer leur vêtement de chair leur semblait frais comme la rosée, en comparaison du feu inextinguible de l'enfer qui punirait pour toujours leur apostasie. Ils aimaient le Christ, Sauveur, sans doute, et la flamme de l'amour leur brûlait le cœur avec plus de violence que le feu des bûchers ne s'attaquait à leurs membres. Mais la charité qui bannissait la crainte des hommes ne se séparait pas de la juste crainte de Celui qui proférera la formidable sentence : Allez, maudits, au feu éternel. Ils connaissaient l'Évangile et savaient qu'il faudrait en déchirer dix-sept pages pour en effacer l'affirmation des sanctions éternelles.

* * *

Je crois qu'il n'y a rien de plus beau dans toutes les épopées que le récit de la passion de la grande dame Perpétue, jeune femme de vingt-deux ans, et de Félicité, son esclave, en l'an 205, à Carthage. C'est Perpétue elle-même qui l'aurait écrit, pour bonne part, et on soupçonne Tertullien d'avoir mis la main au

prologue et à l'épilogue. Les lecteurs de la *Geste* seront heureux d'en trouver le texte complet. Ils y reliront cette parole de Félicité qui achève heureusement l'explication de l'incroyable héroïsme des martyrs. Elle était enceinte et, si elle n'était pas délivrée avant les jeux féroces de l'arène, elle échappait au triomphe, car la loi romaine défendait absolument de mettre à mort les femmes enceintes. Aussi, trois jours avant l'échéance, tous les compagnons de Félicité firent violence au Ciel pour lui obtenir la délivrance anticipée d'un mois. Ils furent aussitôt exaucés. Les douleurs saisirent la mère, des douleurs telles qu'elles lui arrachaient des gémissements. Alors, un des geôliers lui dit : « Si tu te plains déjà tellement à cette heure, que feras-tu en face des bêtes que tu as bravées en refusant de sacrifier ? Et voici l'étonnante réponse : « La souffrance actuelle, c'est moi qui la souffre. Mais là-bas un autre sera en moi, qui souffrira pour moi, puisque c'est pour lui que je souffrirai. » Et Félicité mit au monde une petite fille qui fut adoptée par une chrétienne.

Parce qu'ils s'étaient totalement donnés au Christ, lui engageant leur foi et leur amour, ses témoins ne doutaient pas de Lui, ils savaient où appuyer leur humaine faiblesse : à sa toute-puissance, et, d'un pas ferme, résolu, ils affrontaient sans sourciller les pires inventions diaboliques et tous les raffinements de la barbarie. Quand ils tremblaient, note la chronique, leur émotion venait de la joie, non de la crainte. « Perpétue suivait le groupe d'un pas tranquille comme une grande dame du Christ, comme la petite bien-aimée de Dieu, et son regard avait tant de flamme qu'il intimidait les curieux. Félicité venait ensuite, joyeuse de son heureuse délivrance qui lui valait de combattre les fauves, avide d'aller du sang au sang, de la sage-femme au rétiaire, pour se purifier dans un second baptême. »

Perpétue chantait ! La première, elle fut lancée en l'air et retomba sur le dos. Dans sa chute, sa robe s'était fendue, et plus sensible à la pudeur qu'à la douleur, elle tira sa robe. Ensuite, elle demanda une fibule pour rattacher sa chevelure, parce qu'une martyre ne doit pas paraître une bacchante échevelée : l'élégance dans la mort, avec le sourire, est-ce assez beau ?

J'arrête ici, bien à regret, la visite de cette galerie sublime où l'héroïsme succède à l'héroïsme sans monotonie, en provoquant une admiration toujours accrue, l'exaltation d'une sainte fierté à la pensée qu'il n'y a pas dans toute l'histoire du monde une pareille histoire, pas une religion qui puisse s'entourer d'une telle légion de témoins. Et pourquoi le taire ? Impossible aussi de ne pas faire retour sur soi-même et de mesurer la différence immense qui sépare notre foi mesquine, pusillanime, si vite désemparée devant l'épreuve, de cette foi intégrale, robuste, magnanime qui enfanta l'héroïsme avec une aussi splendide profusion.

J. SCHYRGENS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Four l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur | 25 belgas |
| V. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

La Semaine

(Suite de la page 3)

Exiger qu'une grande nation comme l'Italie s'humilie et demande pardon *avant* que les peuples civilisés « se préoccupent de fournir à l'Italie, qui y a droit, les moyens de participer, avec les grandes puissances colonisatrices, à la tâche de la civilisation qu'on ne doit pas séparer de la mise en valeur des nouvelles colonies », c'est vouloir l'impossible. C'est aussi vouloir la guerre. Les plus belles déclarations pro-italiennes ne sont alors que du camouflage. Quand on pense à toutes les bassesses qu'ont faites les Alliés depuis la guerre pour amener l'Allemagne à Genève, lui évitant toute peine même légère, lui passant toutes ses fantaisies, ne lui demandant l'expression d'aucun regret, ni la reconnaissance d'aucun manquement, on reste confondu devant l'in vraisemblable sévérité de M. Tschoffen vis-à-vis de l'Italie. Voilà où conduit certaine mystique de gauche, le faux idéalisme juridique, un moralisme international chimérique.

Celui qui ne sait pas que la clef de toute la situation est à Londres et non à Rome — pourquoi ne le lui dirions-nous pas? — ne comprend rien au conflit actuel. Il est vrai qu'on peut le savoir et paraître l'ignorer, pour, à la faveur de cette ignorance simulée... Et celui qui croit que l'avenir du droit international demande que l'Italie confesse sa faute et retire son dernier soldat du territoire éthiopien, celui-là, sous prétexte d'aimer le droit, prône ce qui pourrait bien être la fin de la civilisation occidentale...

* * *

Ajoutons, en corrigeant les épreuves de ces notes, que dans le discours que M. Henri Jaspar a prononcé au cercle *Mars*

et Mercure, hier, jeudi, l'éloquent député de Liège a rappelé fort opportunément un des faits dominant le conflit, fait dont M. Tschoffen n'a rien dit. « Quelle tragédie — s'est écrié M. Jaspar — de voir l'Italie, après avoir vu fermer les frontières des pays où elle exportait son excédent de population, être acculée à heurter les principes de justice internationale. »

Un Belge anonyme donne chaque année un Prix de la Paix de 10,000 francs « à la personne, ou groupement, ou au journal qui a exercé l'activité la plus efficace en faveur de l'idée de la Paix ». L'*Union belge pour la Société des Nations* vient de se voir attribuer le prix pour 1935. Tant mieux pour elle! Mais nous nous permettons de faire remarquer que cette *Union* ne prêche que des convertis et que lui donner de l'argent pour ce faire, c'est proprement jeter sa poudre aux moineaux. TOUS LES BELGES sont d'ardents partisans de la Paix, tous la veulent de toutes leurs énergies. A la place du généreux donateur anonyme, nous eussions, en ce mois de janvier 1936, attribué le Prix de la Paix à celui ou à ceux qui ont le plus exactement informé notre gouvernement de la véritable situation de l'Allemagne et qui lui ont fourni les détails les plus précis sur son armement et en particulier sur l'organisation militaire de la zone rhénane dite démilitarisée. L'activité de ces informateurs fut réellement efficace en faveur de l'idée de la Paix, car, nous obliger à mieux défendre la frontière belge sert autrement la cause de la paix en Belgique qu'enfoncer des portes ouvertes comme ne cesse de le faire l'*Union belge pour la Société des Nations*.

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Exposition de Bruxelles 1935
DEUX GRANDS PRIX
Membre du Jury